VOLUME IV. WINNIPEG, MAN., MERCREDI, 6 MARS 1918 NU[illegible] 43

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis - - - - - $1.50
Union Postale - - - - - - - $2.00

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié
WEST CANADA PUB[illegible]TD.
619 Ave McDermo[illegible]
Téléphones - - Garry 4264-4265

LA FIERTE

Nous recommandons à nos lecteurs les quelques passages suivants de la superbe conférence du R. P. Lalande, S.J., sur la fierté; ce sont les derniers que nous donnerons. Ils se terminent par une exécution en règle du cri de l'égoïsme mesquin et jouisseur qui voudrait voir tout le monde se déranger pour augmenter ses aises, mais qui n'aime se déranger pour personne.

"Qu'ils s'arrangent". Quand ce cri du ventre est monté des profondeurs de l'égoïsme, on ferme portes et oreilles, et l'on s'efforce de dormir la conscience en paix.

Lisez un peu:

"Aimez d'abord la vérité, si vous êtes libres, et dites-la. Car "c'est une lâcheté, et la pire de toutes, quand on possède la vérité, "de cacher sa pensée. C'en est une autre de n'oser pas la dire à "haute voix, de la murmurer comme si elle était incertaine, expirante, et comme si on parlait dans la chambre d'un moribond.

"Vous craignez de soulever des questions brûlantes? Il y en "a toujours eu, il y en aura toujours, des questions brûlantes. Il "ferait trop froid s'il n'y en avait pas. Personne n'a soulevé plus "de questions brûlantes que Notre-Seigneur. Notre procédé, à "nous, c'était de les traiter franchement, et c'est alors qu'elles "cessaient d'être brûlantes. Les paroles, par ailleurs, ne suffisent "à rien, poussez jusqu'à l'apostolat. Rien n'est plus plat que la "vie d'un citoyen recroquevillé sur lui-même et se désintéressant "de ses compatriotes et de sa patrie, qui n'a que des générosités "lucratives et des aumônes payantes, l'aumône de sa signature "qu'il n'a jamais rachetée sur une liste publique, dont l'horizon "large comme le panier dont il tient l'anse se borne à sa petite "affaire, et à qui c'est très égal que ses concitoyens soient maltraités "et sa patrie devenue terre corvéable à la merci des voleurs.

"Ecoutons encore. Ne parlez jamais d'abattement; c'est quand "tous les égoïsmes vous abreuvent d'humiliations que vous devez "lever le front plus haut, et que vous devez agir, toujours agir! "Pour le patriote catholique, il y a la communion de trois églises: "c'est assez! Vous n'êtes pas encore dans les expiations de l'église "souffrante, encore moins dans la gloire de l'église triomphante; "en les attendant, le devoir est de combattre dans l'église militante; ne fondez pas l'église dormante, et ne dites jamais l'un "parvenu couché: "Quel chanceux! Il se repose!" "Il se repose!"

"Non, non, un rentier n'a pas fait tout son devoir et il n'a pas "de quoi être fier, parce qu'il s'est arrondi une petite fortune, n'a "pas volé que l'on sache, jamais paru en police correctionnelle, et "s'accorde avec sa femme. Sa vie n'est pas pleine parce qu'il n'a "plus besoin de personne, lorsqu'on a besoin de lui! Eût-il des "maisons de rapport, cheval ou limousine, une place au banc "d'oeuvre, son nom sur un vitrail d'église, eût-il payé sa contri-"bution à l'association pieuse dont il est le membre le plus absent, "prêté sur première hypothèque et marié ses filles, il reste un être "méprisable si, dédaigneux du bien commun, il s'enferme dans son "bien-être pour digérer ses succès et ses dîners et traiter de trouble-"fête les gens qui crient quand c'est à d'autres qu'on fait mal, "s'il se plonge dans son fauteuil rembourré, au fond de sa chambre "ou de son boudoir dont il a soigneusement fermé la porte en "disant: "Qu'ils s'arrangent!""

Le mot nous a toujours choqué, chaque fois que nous l'avons entendu. Nous ne sommes pas fâchés de le voir ainsi exécuté. Vraiment ce n'est pas de trop. C'est sûrement énergique et de nature à jeter le trouble quelque part; ce trouble ne peut faire que du bien, et nous souhaitons ardemment qu'il ait cet effet, troublant mais bienfaisant, car enfin, l'homme a d'autres destinées que d'être un tube digestif!

INSTRUCTION RELIGIEUSE

Nos lecteurs voudront bien prendre connaissance des paroles de l'archevêque anglican de Winnipeg, à la convention des commissaires d'écoles du Manitoba, tenue la semaine dernière, à Winnipeg:

"La valeur la plus considérable au crédit d'une nation n'est "pas le capital mais le caractère, et le caractère ne peut être formé "que par la science de la morale, et la morale cherchera en vain "un fondement en dehors de la doctrine et des exemples laissés au "monde par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je ne parle pas ici "comme évêque, mais comme citoyen et ancien maître d'école".

Il ajoute que, dans son estime, l'une des plus grandes fautes qu'une nation puisse commettre est de limiter au corps les efforts qu'elle fait en matière d'éducation.—**Free Press**, mercredi, 27 fév.

Voilà une doctrine que seuls les catholiques ont défendue, au Manitoba, depuis un quart de siècle. Fallait-il la grande guerre qui dévaste le monde, et la fulgurante banqueroute de la morale dans les écoles publiques, pour mettre les gens sérieux en garde contre la très pernicieuse erreur qu'on a clamée à tous les vents comme le dernier cri du progrès moderne: "l'école neutre et obligatoire".

Vaut mieux tard que jamais, — et nous ne saurions trop louer les efforts faits pour remettre un peu d'idée religieuse dans nos écoles manitobaines, dont elle est extrêmement absente.

Seulement, soyons francs et loyaux; le remède au mal n'est pas dans la **protestantisation**, — si le mot est français, — de nos écoles publiques, mais dans le retour à la véritable liberté religieuse.

L'oubli de la loi naturelle comporte toujours une sanction qui tombe lourdement sur les coupables tôt ou tard.

La loi naturelle demande qu'on laisse au père la liberté d'éduquer son enfant. Le gouvernement ne peut intervenir que pour seconder cette liberté et nullement pour l'écraser et la faire disparaître, comme on a fait au Manitoba, et cela avec le concours de toutes les sectes protestantes qui se rendent compte aujourd'hui qu'en travaillant contre la doctrine catholique et l'état de choses voulu par les Pères de la Confédération, pour tout l'Ouest Canadien, elles ont travaillé contre leur propre intérêt.

C'est fort bien de souhaiter un peu plus d'esprit religieux dans les écoles, c'est fort juste de déclarer qu'un système d'éducation qui se confine au corps est un système brutal, indigne d'une nation chrétienne, mais le remède nous semble impossible à appliquer dans l'école publique où le gouvernement s'est constitué le seul maître.

Le gouvernement s'est mêlé de ce qui ne le regarde que fort peu et indirectement; il a prestement mis les parents à la porte et il est resté le seul maître dans la pratique. Est-ce lui qui va décider quelle dose de religion il va donner à l'enfant? Il est absolument incapable de le faire, car ce qui fera l'affaire des presbytériens, ce qui ferait peut-être l'affaire et des anglicans et des presbytériens ne conviendra pas aux Juifs et encore moins aux catholiques. Proposer d'introduire l'enseignement religieux et surtout la prière dans les écoles, avant d'avoir pourvu à la séparation des élèves, est vouloir mettre la couverture à une maison avant d'en avoir mis les fondations: c'est une besogne impossible.

Il y a grand nombre d'années que sans y parvenir, diverses sectes protestantes s'efforcent de trouver un terrain d'entente; l'union sera encore plus difficile sur le terrain scolaire, tel que refait par la fausse et très injuste loi qui a détruit en cette province l'école confessionnelle pour lui substituer ce monstre anti-chrétien qui est l'école publique neutre et obligatoire.

Nos commissaires d'écoles au Manitoba feront bien de commencer leur travail par le commencement, s'ils veulent faire oeuvre pratique. Quand ils voudront sérieusement christianiser l'école et non la protestantiser, ils trouveront les hommes les mieux disposés parmi nous, car, ce sera en définitive mettre à exécution ce que nous demandons depuis vingt-cinq ans.

Ce sera de plus remonter vers le véritable "Fair play" britannique, car en Angleterre, où on aurait dû aller s'inspirer en matière scolaire, au lieu de copier servilement les Etats-Unis, on se rend compte que l'instruction religieuse, à laquelle on tient, ne peut être donnée que dans les écoles confessionnelles. C'est pourquoi après s'être assuré de l'efficacité des programmes quant aux matières profanes, le gouvernement donne l'octroi aux écoles confessionnelles.

Nous croyons humblement que nos gouvernants manitobains gagneraient à imiter en cela la mère-patrie. Ce serait encore le meilleur moyen de se montrer "British" et de prouver qu'on l'est.

POUR LA FARNCE ET LA BELGIQUE

Un grand nombre de lecteurs du journal la **Liberté** ont entendu ces jours derniers de vaillants Français; l'un représentant la France catholique, les autres la France militaire; et l'on a pu constater avec bonheur que le sabre et le goupillon s'unissaient si bien qu'ils se fondaient ensemble.

On a applaudi ces patriotes convaincus; ils nous ont charmé par leur parole pleine de feu et d'amour pour le Christ et la France. Notre coeur s'est ému en entendant ces récits de bravoure et d'héroïsme. Et malgré soi, — même chez les plus récalcitrants et les plus pessimistes, — on se sentait porté à crier avec M. François Veuillot: "L'Allemand ne passera pas".

Non, il ne passera pas, mais comme l'orateur le disait si bien, il faut pour cela la prière et toujours la prière. Etre apathique en ce moment, c'est monstrueux. La France gémit, car elle souffre. Nous, que faisons-nous? Plusieurs peuvent répondre qu'ils ne font rien, ou presque rien; d'autres, hélas! s'ils sont sincères, doivent avouer qu'ils n'ont pour la France qu'un amour superficiel.

Et cependant ils sont admirables nos alliés, ils méritent tous notre sympathie. Cette pauvre Belgique, cette grande partie de la France opprimées par l'envahisseur, sont dignes de pitié et de compassion, elles font l'admiration de tout être civilisé, mais plus que tout cela elles méritent notre secours. Il est inutile de dépeindre les scènes d'horreur qui se passent continuellement dans ces misérables régions; le seul fait d'y penser est suffisant pour inspirer de superbes élans de générosité.

La prière et l'argent, voilà donc deux moyens que tout vrai admirateur de la France et de la Belgique devrait employer. Ils sont si nécessaires; c'est que tous les deux ensemble sont le nerf de la guerre. Et ainsi nous participerons d'une façon effective à repousser bien loin l'audacieux et le barbare envahisseur.

On nous demande du pain, là-bas. Aurons-nous le coeur assez dur pour ne pas leur donner au moins les miettes de nos tables? Pour celui qui meurt de faim, une croûte de pain est si bonne! et c'est le cas pourtant.

Des personnes, grâce à Dieu, ont entendu ce cri d'au-delà des mers, elles ont été émues de compassion en entendant ces malheureux gémir en disant: "J'ai faim, j'ai soif", et de grand coeur elles ont donné, les unes une partie de leur superflu, d'autres tout leur superflu, et certaines se sont privées pour partager avec leurs frères le morceau de pain. Ces personnes ont compris.

Pourquoi tous ne répondrions-nous pas à ce douloureux appel? Déjà nous avons donné peut-être. Donnons encore au nom de la charité chrétienne et en vertu de notre beau et noble titre d'alliés de la France et de la Belgique.

A Grande-Clairière, la plupart des paroissiens ont été touchés de cette situation lamentable, situation très bien mise à jour par une lettre de Monseigneur l'Archevêque de Winnipeg, et actuellement le chiffre de la collecte pour les départements envahis monte à $300 environ.

Nous le pouvons: nous le devons!

FRANC DE GRANDE-CLAIRIERE.

NOBLE GESTE

Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre viennent de lancer une souscription de $50,000 au bénéfice du Collège franco-américain de Worcester, Mass., nous annonce la grande presse quotidienne.

C'est un noble geste. Les nôtres se rendent compte que pour avoir de l'influence, il faut former une élite intellectuelle, et pour cela il faut aider les Collèges où elle se forme.

Les nôtres du Manitoba ont là un bel exemple à imiter; et cette année étant celle du centenaire de la fondation du Collège de Saint-Boniface, l'occasion serait on ne peut mieux trouvée pour faire un acte de générosité envers le Collège de Saint-Boniface.

Il ne peut pas s'agir de $50,000, notre population étant trop peu nombreuse, mais nous sommes convaincus qu'une organisation un peu active, voulant en faire son oeuvre, trouverait $20,000 sans trop de difficulté.

L'Association des Anciens Elèves du Collège de Saint-Boniface ne pourrait-elle pas se charger de cette bonne oeuvre et la mener à heureuse fin? Ce serait une façon on ne peut plus acceptable de fêter le centenaire d'une manière pratique.

Si les nôtres veulent vivre au Manitoba, il va leur falloir faire un effort sérieux qui dépasse la sphère des simples déclarations. Maintenir le foyer où se forme notre élite intellectuelle est une oeuvre vitale, au premier chef, et cette oeuvre a besoin non seulement de toute notre sympathie, mais de notre concours financier. Nos populations ont été un peu gâtées par la générosité et le désintéressement de nos communautés religieuses. Ailleurs que chez nous, l'éducation classique coûte bien plus cher, et, en outre des pensions plus élevées, les institutions de haute éducation reçoivent souvent de larges contributions de ceux qui ont de la fortune.

Chez nous, c'est presque chose inouie d'entendre dire qu'un des nôtres mourant, en laissant parfois une fortune assez ronde, ait pensé aux oeuvres d'éducation ou de charité dans la disposition de ses dernières volontés.

Nous gagnerions à aller nous inspirer ailleurs que chez nous. Il y va des intérêts de notre groupe national.

A DROITE ET A GAUCHE

L'anarchie en Irlande.

D'autres troupes ont été dépêchées dans le comté de Clare, Irlande, pour y aider la police, et l'on y a pratiquement proclamé la loi martiale. La presse anglaise affirme que l'anarchie fait de rapides et importants progrès dans tout l'Ouest et le Sud de l'Irlande. Il y a conflit quotidien entre la police et ceux qui défient la loi. Les lignes télégraphiques ont été coupées, et des arbres sont chaque jour jetés en travers des routes afin de nuire aux mouvements de la troupe et de la police.

Il n'y a pas à s'étonner outre mesure de cette anarchie. L'Irlande a trop profondément souffert aux mains de l'Angleterre pour qu'en une heure aussi critique beaucoup de ses fils ne cèdent à l'aiguillon de la revanche et ne fassent tout en leur pouvoir pour affaiblir l'effort anglais. Leur hostilité a forcé l'Angleterre à exempter l'Irlande du régime de conscription qui s'applique au reste du Royaume-Uni. Elle l'oblige même à y maintenir une armée d'occupation qui ferait besogne plus profitable dans les tranchées de Flandre.

De prime abord, on peut s'étonner de cette attitude hostile de l'Irlande. Quand on regarde au fond des choses, on s'étonne plutôt que la situation n'y soit pas pire. Le régime anglais a si lourdement pesé et pèse encore si lourdement sur cette pauvre Irlande! Puis, quelle notion on y doit avoir de l'ordre, du pouvoir, de l'autorité, quand on a vu ces choses qui devraient être sacrées s'incarner, hier encore, en la personne de ce prédicant de révolte: Carson.

* * *

Officiers de parade.

L'Association des Vétérans prie le gouvernement fédéral de confier à des officiers qui ont fait du service dans les tranchées les différents emplois de l'administration militaire au Canada, et de fournir aux officiers qui détiennent actuellement ces emplois l'occasion d'aller servir dans les tranchées. On ne peut qu'applaudir à cette demande. Il n'est que juste que ceux qui ont vu le feu et ont eu la sincérité de conduire leurs hommes au feu, de payer de leur personne, soient nommés à ces emplois. Il n'est que juste qu'on fasse goûter de la tranchée à ces officiers d'opérette qui depuis trois ans poitrinent dans nos rues et se contentent d'envoyer les autres au feu, tandis qu'eux s'engraissent de l'argent du pays.

Quand on est officier, c'est pour mener les hommes à l'assaut, et non pas faire le beau dans nos villes.

* * *

Un problème plutôt difficile.

Nos commissaires d'écoles ont eu leur convention la semaine dernière. On y a discuté de tout, surtout de maints sujets dont ils ignoraient à peu près tout. Comme par le passé, la question de l'enseignement de la bible est revenu sur le tapis. Nombre de commissaires se sont déclarés favorables à un enseignement religieux à l'école. Très bien, en théorie. Seulement, il y a la pratique. C'est le noeud gordien du problème. Enseigner la bible dans une école neutre; on admettra bien que c'est plutôt compliqué. Il y a bible et bible. Tel protestant tient pour telle bible; tel autre tiendra pour telle autre bible. Et le catholique ne voudra ni de l'une ni de l'autre: il tient pour celle qu'approuve son église. Puis il y a le monsieur qui ne veut ni de la bible protestante, ni de la bible catholique. Puis il y a, — chez les protestants, — la grande question de l'interprétation. On pourra peut-être s'entendre sur le choix d'un texte, mais il y a l'interprétation de ce texte. Dieu sait comme cela peut varier chez les protestants. Et il n'y a pas d'autorité suprême pour trancher la question.

* * *

Pourquoi pas?

L'association des mineurs de la Colombie-Britannique demande que le gouvernement fédéral prenne charge du Fonds Patriotique. Semblable requête était, il y a peu, adressée à Ottawa par la province d'Alberta. Le Manitoba a aussi, mais de façon plutôt vague, exprimé le même désir.

On a raison et il y a longtemps que cela aurait dû se faire. C'est au gouvernement fédéral qu'il incombe logiquement de voir à subvenir aux besoins des familles des volontaires et des conscrits. Le système en vigueur jusqu'ici n'a été qu'une source d'ennuis et d'abus. Sous la poussée du jingoïsme et par crainte de l'opinion publique à base de pharisaïsme, on s'est bien gardé de le dire au début. Néanmoins il a fallu en venir là quand à l'impossibilité de pomper indéfiniment le pauvre diable de citoyen s'est ajouté l'impossibilité de frapper d'un impôt spécial encore plus lourd les municipalités.

On comprend que le gouvernement fédéral ait préféré laisser les municipalités et les gouvernements provinciaux se charger de ce lourd fardeau. Mais tout patriotisme, surtout celui de notre pays, se fait étroit quand le gousset est atteint. Les dures exigences du conflit qui se prolonge nous ont conduit à ce point. Aussi municipalités et gouvernements provinciaux patriotes demandent-ils au gouvernement fédéral de prendre sur ses épaules cet autre fardeau.

* * *

Le nouveau parlement espagnol comprend douze partis. S'il est vrai que les partis sont nécessaires à un bon gouvernement, l'Espagne verra des jours prospères.

* * *

Une assemblée de torontoniens a vigoureusement protesté contre une pellicule cinématographique montrant des soldats boxant. Oh! ces coeurs sensibles de Toronto.

* * *

Le capitaine Bailey, retour des tranchées, affirme qu'à Noël, pas moins de 90% des soldats canadiens étaient ivres. C'est plutôt raide. S'il veut être cru il fera bien de faire corroborer par d'autres son étonnante affirmation.

* * *

Coup d'épée dans l'eau.

La **Tribune** s'est fendue d'un article de fond pour expliquer à ses lecteurs qu'ils ne doivent pas tenir la province de Québec responsable de l'acte d'un individu quelconque faisant feu sur un train de soldat. Excellente intention, et qui venait du fond de... l'intérêt. Seulement, il se trouve d'après une dépêche parue dans la **Tribune** même que toute cette histoire est fausse. La vérité, c'est que des soldats de Toronto, torturés de la soif, — on sait quelle soif, — ont fait le chahut dans un village québecois et ont été cause de beaucoup de casse.

Pour un coup d'épée dans l'eau, c'en est un fameux. D'ailleurs, la **Tribune** n'est pas à ses débuts.

* * *

Le maire Church, de Toronto, affirme que la conscription est un fiasco. Elle coûte des millions au pays, dit-il. Si on avait dépensé la moitié de cette somme à prôner le volontariat, on aurait obtenu plus de recrues que n'en a donné la conscription.

Le bon maire de Toronto se fourre le doigt dans l'oeil. Ce n'est pas pour obtenir des recrues que l'on a voté la conscription. Diantre, les élections venaient et il fallait bien les gagner.

L'ACTION FRANCAISE

La livraison de février. — Un numéro varié. — Des pièces intéressantes.

La livraison de février de l'**Action française** maintient le caractère d'intérêt et de variété dans l'unité qui est déjà celui de la revue. Tout tend au même but, mais par des routes diverses.

Le numéro s'ouvre sur une vibrante poésie de M. Albert Lozeau: L'**appel aux armes**, suivie de la réponse de M. Omer Héroux à l'enquête sur **Nos forces nationales**. M. Héroux parle de **La Fraternité française**. Le mois prochain, le R. P. Louis Lalande traitera de la revanche des berceaux. Après cet article, nous relevons une étude, savoureuse et pleine de conseils pratiques, de Mlle Irène Lesage, sur l'éducation du patriotisme dans la famille, un article de M. Donatien Frémont, chef du secrétariat de l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan, sur cette association, une chronique de M. Léon Lorrain: **L'art oratoire est-il un art inférieur?** la chronique mensuelle de Pierre Homier: **A travers la vie courante**, et un copieux récit de la grande soirée d'action française du 23 janvier, avec des extraits de la conférence du P. Louis Lalande et des allocutions de MM. l'abbé Groulx et Edouard Montpetit. On y trouvera également une note de M. l'abbé Groulx sur le dernier livre du P. Archambault: **Le Clergé et l'action sociale.**

La **Partie documentaire** est particulièrement intéressante. Elle contient, sous le titre d'**Offensive en Saskatchewan**, le texte des résolutions qui révèlent le plan d'attaque contre l'enseignement bilingue, puis, des notes sur la **Fédération catholique des sociétés franco-américaines** et une étude, reproduite du **Droit**, sur l'**Impôt scolaire à Ottawa** qui surprendra beaucoup de gens.

Le succès de l'**Action française** va s'accentuant. Elle tire maintenant à 4,000 exemplaires.

D'ici quelques jours, la revue publiera en brochurette distincte le texte de la conférence du R. P. Louis Lalande sur **la Fierté**. Cette brochurette se vendra 10 sous l'exemplaire (plus un sou pour le port), $8 le cent, $7 le mille, frais de port en plus. On peut tout de suite adresser les commandes au secrétariat de la **Ligue des Droits du français**, bureau 32, Immeuble de **La Sauvegarde**, à Montréal.

C'est là aussi qu'il faut s'adresser pour l'abonnement à la revue. Celui-ci est d'une piastre par année. L'année commence à janvier et l'on peut avoir tous les numéros parus cette année.

SERVICE ANNIVERSAIRE

Le 16 courant, à 9 heures et demie du matin, en l'église de Saint-Norbert, aura lieu le service anniversaire de feu l'abbé Campeau, ancien curé de Sainte-Agathe.

Parents, confrères et amis sont priés d'y assister sans autre invitation.

Mercredi, 13 mars, aura lieu au Couvent de Sainte-Anne une soirée dramatique et musicale en l'honneur du R. P. Trudel, curé. Tous les amis de l'institution sont invités. Sièges réservés: 50 sous.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

App. 6, Bloc Provencher, Saint-Boniface, Man.

Encore plusieurs institutrices sont demandées dans différents arrondissements ruraux pour finir le terme scolaire.

Il s'en faut de beaucoup que nous ayons toute la statistique voulue; cependant, nous devons l'avoir complète. Nous prions donc les personnes à qui nous nous sommes adressés de faire un effort tout à fait spécial pour nous rendre ce service.

L.-P. Gagnon,
Sec. de l'Exécutif.

LE COIN DES DAMES

NOUS venons de vivre des jours de complet enchantement et qui feront époque dans nos annales manitobaines. Pendant plus d'une semaine nous nous sommes littéralement nourris du vibrant enthousiasme qu'ont su si bien nous communiquer M. Veuillot d'abord, MM. Duthoit, Flory et Dobelle ensuite. Malgré les comptes-rendus aussi complets que possible qu'on pourra lire, mes soeurs canadiennes-françaises me sauront gré, j'ose le croire, de dire ici, de leur part, toute l'admiration dont ces vaillants athlètes de la foi catholique ont été l'objet chez elles. Ils ont pu se rendre compte, en voyant les lueurs qui passaient dans nos yeux en les écoutant, et par les applaudissements prodigués à outrance accompagnant leurs paroles et leurs gestes de feu, que bon sang ne peut mentir, et qu'en dépit des siècles qui auraient pu, ce semble, creuser un abîme insondable entre la **mère** et **l'enfant**, ce sang qui bouillonne dans nos veines est resté pur de tout alliage, que notre langue ancestrale nous est aussi chère que notre âme, et que nous ne serions pas prêts à faire bon marché de l'une et de l'autre...

M. François Veuillot est venu, nous l'avons entendu, et Dieu sait ce que nous avons éprouvé de fierté, de reconnaissance et de bonheur à voir de près celui qui porte un nom à jamais glorieux, qui incarne tout un passé de courage, de foi ferme, et qui plus est, ne s'en tient pas au développement de belles théories, mais pratique d'une façon admirable et sans ostentation les maximes de la religion catholique, ce qui nous est donné si rarement, — faut-il l'avouer? — de constater chez un homme sans robe noire... A l'exemple de son oncle, l'immortel Louis Veuillot, il pourra dire dans son Chant du Cygne:

"J'espère en Jésus, sur la terre.
"Je n'ai pas rougi de sa loi;
"Au dernier jour, devant son Père,
"Il ne rougira pas de moi."

M. François Veuillot est un grand frère pour nous, et nous avons le droit d'en être très fières. Mais, déjà, il est parti, et nous nous demandons: "Ne l'aurons-nous vu qu'une fois?" Il nous est permis d'espérer que l'océan qui nous séparera bientôt, sans toutefois nous désunir, le ramènera en des temps meilleurs, vers la terre canadienne qui lui a voué pour toujours une si sympathique affection.

Le capitaine Duthoit, le lieutenant Flory et le sergent Dobelle ont suivi les pas de M. Veuillot; une fois de plus nous avons constaté que la France n'aurait pu faire un plus heureux choix parmi ses valeureux combattants — tant par la plume et la parole que par les armes, — pour envoyer parler d'elle au Canada si français toujours. Depuis l'uniforme bleu azur qu'ils portent si noblement, ces décorations qui couvrent des poitrines de braves, jusqu'à la parole, le geste empoignant, les chants et récits pleins d'actualité, tout cela a provoqué chez nous un enthousiasme délirant. Eux aussi, tout comme M. Veuillot, bien qu'envoyés vers nous à d'autres titres, n'ont pas eu peur de se montrer de fervents catholiques. Et de les voir dans notre cathédrale priant avec nous et à l'unisson de nos âmes, nous sentions comme eux que la France officielle, qui avait jeté les yeux sur de tels hommes pour venir chercher notre amitié, ne pouvait guère tarder à revenir à ses destinées premières.

Ce qu'ils ont dit? Mon Dieu, vous l'avez lu ailleurs. Ils ont dit la vaillance de leurs poilus, l'égalité fraternelle qui règne dans les tranchées, entre le riche et le pauvre, entre le titré et le plus humble, la bienveillance de général pour le soldat; ils ont dit encore le courage et la dignité de la femme française depuis trois ans et demi que la guerre dure, son abnégation et son dévouement; ils ont dit aussi les souffrances des vieillards et des pauvres petits enfants. Ils nous ont donné une idée de ce que peuvent être ces déportations et séparations effectuées par l'ennemi brutal. Et, au milieu de cette misère navrante, ainsi que la lumière éclaire tout sombre tableau, ils nous ont montré les raisons d'espérer: les conversions qui se font journellement, les signes de croix oubliés et ressouvenus au bruit du canon, les bribes de prières qui viennent du coeur aux lèvres à l'heure du danger, sous la pluie de plomb et les éclats d'obus. Et surtout, nous avons vu le Sacré-Coeur toujours là accueillant la foule du peuple qui se presse vers son sanctuaire, implorant paix et miséricorde...

Et voilà pourquoi nous aimons la France, pourquoi nous espérons avec elle une paix glorieuse et durable, un renouveau de foi et de vitalité; et même, nous voulons sa protection sur nous, en temps opportun, car nous avions lieu de croire qu'elle ne nous connaissait pas bien avant le passage au pays de l'érable de ces quatre personnages qui pourront dire là-bas, au retour, ce que nous pensons, ce que nous souffrons aussi, et ce que nous désirons.

Ils sont partis, emportant avec eux ces messages d'outre-mer dont les a chargés pour nous, notre vénéré Pasteur qui, parce que chef de famille, connaît les aspirations des âmes qui sont sous sa houlette. Et c'est parce qu'il est là, marchant et combattant à l'exemple des grandes ombres évoquées durant ces jours de vie française que nous venons de passer, que nous espérons toujours, nous aussi, le triomphe d'une cause juste.

JACQUELINE DES ERABLES.

LE CANADA

Il est sous le soleil un sol unique au monde,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où, répandant ses biens, la nature féconde
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

Sur ces bords enchanteurs notre mère, la France,
A laissé de sa gloire un immortel sillon;
Précipitant ses flots vers l'Océan immense,
Le noble Saint-Laurent redit encore son nom.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite.
Et ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux!

- Octave Crémazie.

PENSEES CHOISIES

L'intelligence et la volonté, la raison et la liberté, sont les deux ailes de l'âme pour s'élever à son unique objet qui est le bien et en même temps la vérité.

Gratry.

* * *

Le moyen le plus efficace de perfectionner l'homme c'est d'ennoblir et d'exalter la femme.

De Bonald.

* * *

C'est un effet de la Providence que les hommes ne puissent se passer les uns des autres, afin que la nécessité de ces assistances mutuelles les unisse plus étroitement entre eux par les liens de l'amitié.

Saint Jean-Chrysistôme.

* * *

Pour obtenir le bonheur que produit l'amitié il faut le mériter en travaillant à devenir vertueux; sans vertu il ne peut exister d'amitié.

Comte de Ségur.

DE LA MODE

On ne saurait mieux faire en ce temps de guerre où partout on prêche l'économie, que de prendre la bonne habitude d'utiliser tout. Ainsi, au lieu de faire du neuf, faites, Mesdames et Mesdemoiselles, l'inventaire de vos garde-robes: brossez, taillez, cousez, ajoutez et ayez le talent de rajeunir tout ce qui est vieux.

A une ancienne robe le goût et l'imagination suggéreront, un charmant corsage en tissu différent ou bien un col, des revers, des parements. Le mélange de tissus et de nuances offrent de grandes ressources pour faire du neuf avec ce qui est passé. Si ces robes se font à la maison, des modèles simples devront être choisis afin d'assurer le succès de leur élégance.

Mais c'est surtout dans la confection de robes d'enfants que le talent d'économie se révèle le plus. Il est si facile de faire de jolies robes avec ces petits "riens" sans valeur, car la simplicité pare si bien les enfants et trop de garnitures ne s'harmonise pas avec la jeunesse.

LES FORESTIERS CATHOLIQUES

L'abondance des matières nous a obligés, à notre grand regret, à remettre la communication suivante:

La Cour Taché 252, de l'Ordre des Forestiers Catholiques, avait, le samedi 16 février, l'insigne honneur de recevoir le grand journaliste catholique français, François Veuillot.

C'est dans la salle des Forestiers Catholiques, 27 rue Dumoulin, Saint-Boniface, qu'avait lieu cette réception. La salle, décorée sobrement mais avec goût, présentait un très joli coup d'oeil.

De nombreuses personnes, dames, messieurs et Forestiers Catholiques, remplissaient la salle dans laquelle on remarquait beaucoup de prêtres et de personnages distingués. Nous citerons entr'autres: M. l'abbé W. Jubinville, curé de la cathédrale et chapelain des Forestiers Catholiques; M. l'abbé J.-H. Prud'homme, chancelier du diocèse et Forestier Catholique; M. l'abbé Sabourin, directeur du Petit Séminaire; R. P. Magnan, O.M.I., directeur du Juniorat; M. l'abbé Primeau, économe de l'Archevêché; le R. P. Blais, O.M.I., du Juniorat; M. l'abbé Moreau, vicaire à Saint-Boniface; Son Honneur M. le maire Béliveau; l'hon. juge Prendergast, l'hon. juge Prud'homme; M. le représentant du président de la Société Saint-Jean-Baptiste; M. le président de l'A. C. J. C.; M. le président de la Société Saint-Vincent de Paul, M. le Président des Artisans Canadiens-français, ainsi que beaucoup d'autres dont les noms nous échappent.

M. L.-J. Collin, Chef Ranger de la Cour Taché, est assisté par tous les officiers de la Cour Taché et par un grand nombre de Forestiers. Un excellent orchestre, composé de musiciens de talent et bien connus, MM. Gens, Pepin et Grivaux, nous donne d'excellente musique, qui nous semble spécialement choisie pour la circonstance et qui est certainement ravissante.

A son arrivée, M. François Veuillot est salué par M. L.-J. Collin, Chef Ranger, qui lui dit en quelques mots combien nous apprécions l'honneur qui nous est fait et qui lui souhaite, au nom des Forestiers Catholiques, la plus cordiale bienvenue.

Puis M. J.-Ernest Cyr, fondateur de la Cour Taché, présente à M. Veuillot une adresse fort bien rédigée et mieux présentée encore. L'oeuvre et le but des Forestiers Catholiques sont magistralement exposés dans ce travail clair et précis qui semble intéresser prodigieusement notre éminent visiteur. On trouvera plus loin l'intéressante adresse de M. Cyr.

Mais c'est à M. François Veuillot à parler. Il semble que l'attention devient plus vive et se concentre pour ainsi dire. M. François Veuillot nous parle et il le fait à coeur ouvert. Il nous dit comme il est heureux de se trouver parmi nous et comme il est touché de l'accueil qu'il reçoit. Il nous dit aussi combien il regrette que ses forces et sa santé ne lui permettent pas de répondre à notre accueil aussi chaleureusement et aussi longuement qu'il aurait désiré le faire.

Puis il nous parle de la charité et il le fait en termes qu'il nous est impossible de reproduire, tellement son éloquence semble puiser aux sources élevées de la foi catholique. Nous le comprenons cependant, et nous avons conscience de notre impuissance à reproduire et à répéter de si suaves paroles.

M. Veuillot nous parle de l'oeuvre de régénération catholique et sociale accomplie au cours du siècle dernier par deux grands catholiques français, M. Ozanam et le Comte de Mun. Avec beaucoup de bienveillance, M. Veuillot approuve notre oeuvre et nous donne ses encouragements. Il souhaite et il espère notre succès. Il a confiance dans l'avenir du peuple canadien-français, qu'il compare à l'érable que l'on entaille et que l'on blesse chaque année pour en extraire le sucre. Malgré ces blessures, l'arbre renaît chaque année, plus vigoureusement, semble-t-il.

Le peuple canadien-français, en dépit des blessures de la persécution, continuera lui aussi sa vigoureuse et virile croissance, et c'est fermement qu'il espère que bientôt la Nouvelle-France et la Vieille-France, la main dans la main, pourront continuer dans le monde de la mission qui leur est propre, mission de charité et d'évangélisation.

M. l'abbé W. Jubinville, chapelain de notre Cour, remercie brièvement mais chaleureusement M. Veuillot, et c'est avec beaucoup trop de modestie qu'il remarque que "pour répondre à M. Veuillot il faut la langue d'un Veuillot". Personne ne semble partager cette opinion, et M. Veuillot encore moins que tout autre.

Cette soirée, qui restera mémorable dans les annales des Forestiers Catholiques se termine, trop vite au goût de tous, par le chant de "O Canada" et "La Marseillaise".

Voici le texte de l'adresse présentée à M. François Veuillot par M. J.-Ernest Cyr:

A Monsieur François Veuillot,
Délégué du Comité Catholique de Propagande Française,

Monsieur le Délégué,

Le Chef Ranger de la Cour Taché m'a assigné ce soir, la tâche de résumer en quelques mots, le but de notre association. Prisant bien haut l'honneur qu'il m'a fait, je présume, cependant, que les raisons qui l'ont porté à en agir ainsi, se rattachent plutôt au fait que j'ai eu l'honneur d'en être le fondateur qu'à celui des qualifications que je pourrais avoir, pour venir devant un des maîtres de la pensée catholique, exposer, d'une manière convenable l'humble apostolat que nous poursuivons.

Monsieur le Délégué, la ville de Saint-Boniface, qui, il y a vingt-six ans, donnait le jour à cette succursale de l'Ordre des Forestiers Catholiques, fut le boulevard de la civilisation française dans l'Ouest Canadien. Elle fut le point de ralliement de tous ces hardis découvreurs et missionnaires, qui dans ces vastes régions encore inconnues à la civilisation, illustrèrent le nom français. Apôtre de la foi catholique et du verbe français, vous êtes venu, Monsieur le Délégué, jeter la semence de votre parole autorisée, jusqu'au sein de notre humble association. Vous êtes venu, dis-je, dans ce pays pour visiter des frères, et nous sommes convaincus que vous avez dû ressentir une bien vive émotion en retrouvant à deux milles de la capitale du Canada, des enfants de cette vieille France qui fait battre nos coeurs à l'unisson. Nous n'avons pas à vous offrir les splendeurs de nos aînés, Québec et Montréal, mais notre hospitalité, si humble et si modeste qu'elle soit, prend sa source au foyer ardent de notre amour pour la France. Nous sommes jeunes encore, et, dans ce pays aux horizons si vastes et si rempli de promesses pour l'avenir, nous travaillons dans toutes les sphères de l'activité humaine à maintenir les positions que nous ont conquis nos ancêtres.

Les Forestiers Catholiques se proposent tout d'abord de maintenir haut et ferme le drapeau de la foi. Comptant au-delà de cent cinquante mille membres, unis par les liens sacrés de la "Foi, de l'Espérance et de la Charité", notre société a tracé de profonds sillons, où germent abondamment ces grandes vertus chrétiennes. L'idée qui a présidé à la fondation de notre Ordre a été féconde en bons résultats. Les sociétés secrètes, aux Etats-Unis et particulièrement dans l'Etat de l'Illinois, étaient une menace pour l'Eglise, en même temps qu'un danger pour les catholiques de ce pays. Nous savons que ces sociétés ont des tendances funestes et contraires aux enseignements de l'Eglise. On ne peut contester qu'il est dangereux pour des catholiques d'être au point de vue social et religieux, en contact direct avec des gens étrangers à nos croyances et qui bien souvent, n'ont que du mépris et de la haine pour notre foi. Depuis de nombreuses années, les catholiques de la grande métropole américaine, Chicago, sentaient le besoin d'une association essentiellement catholique, offrant en même temps les avantages pécuniaires accordés par les sociétés secrètes. Ce projet fut mis à exécution le vingt-quatrième jour de mai, 1883, date de la fondation de l'Ordre des Forestiers Catholiques. Cette Association devait être strictement catholique, ne devant accepter dans ses rangs que des catholiques pratiquants, faisant à tous, sous peine de l'expulsion, une obligation stricte de l'observance des devoirs religieux.

Le petit groupe d'hommes qui il y a trente-cinq ans fondèrent notre société étaient loin de prévoir qu'ils venaient de poser les bases d'une association de bienfaisance destinée à devenir une des plus prospères et des plus puissantes en Amérique; une société dont les succursales, comme les anneaux d'une chaîne immense, relie dans les liens de la fraternité et de la charité, des groupes de populations qui s'étendent des rives de l'Atlantique au Pacifique.

Les raisons de ce succès sont manifestes. La jeunesse catholique était prête à accepter une société de ce genre, car elle était éminemment adaptée aux besoins du temps. C'était la solution d'un problème que tous désiraient voir résoudre, et elle fut acceptée avec enthousiasme. Notre société, à l'exemple de l'Eglise au sein de laquelle elle a été fondée, a été en butte aux critiques malveillantes et aux préjugés engendrés par la malice et l'ignorance, mais comme toute oeuvre appuyée sur cette foi qui transporte les montagnes, l'Ordre des Forestiers Catholiques a passé victorieusement à travers toutes ces épreuves. Ayant reçu l'approbation de l'Eglise en même temps que l'appui chaleureux et dévoué du clergé, nous devons une grande part de nos succès aux paroles d'encouragement des évêques et au zèle infatigable des membres de leur clergé. Le but principal de l'ordre est d'encourager l'amitié, l'union et la véritable charité chrétienne parmi ses membres; l'amitié en s'aidant les uns les autres par tous les moyens honorables l'union en se secourant mutuellement dans les cas de maladie et d'adversité et en pourvoyant aux besoins des veuves et des orphelins. Pour ces fins, nous accordons des certificats d'assurance sur la vie de nos membres, jusqu'au montant de deux mille piastres.

Je ne voudrais pas, Monsieur le Délégué, abuser de votre bienveillance et fatiguer l'auditoire qui me fait l'honneur de m'écouter et qui, je n'en doute pas, est anxieux et impatient d'entendre la voix éloquente qui nous vient de France. J'ai voulu, Monsieur le Délégué, vous dire aussi brièvement que possible comment les Forestiers Catholiques apportent leur humble collaboration aux oeuvres sociales et religieuses qui seules, peuvent contribuer au bonheur et à la grandeur des nations.

Mais au-dessus de tous les avantages que peut offrir notre société, planeront toujours les principes immuables de la foi catholique, auxquels la race canadienne-française restera inébranlablement attachée. Aux assauts répétés contre nos droits les plus sacrés, nous opposerons l'âme française qui, toute pétri de vertus et d'héroïsmes, est restée ce qu'elle était aux premiers jours de la colonie, lorsque le missionnaire et le bûcheron canadien, ces véritables conquérants de notre pays, frayaient un chemin à la civilisation, à travers les forêts vierges de l'Amérique du Nord. Si parfois, la main de l'injustice et de la persécution s'est appesantie sur nous, nous n'avons jamais douté des droits de notre nationalité, ni de sa force, mais nous avons continué à travailler courageusement à la réalisation des aspirations qui sont communes à la race française dans toute l'Amérique. Fermes dans notre attachement à cet idéal, chacun de nous pourrait dire avec le poète:

"S'il n'en reste que cent, je serai le centième.
"S'il n'en reste que dix, je braverai encore Sylla.
"S'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!"

Forts de nos droits, attachés à nos institutions et retranchés à l'ombre des clochers de nos églises paroissiales, nous laisserons à l'histoire le soin de révéler au vieux monde étonné, le miracle de la survivance française au Canada.

POUR LA BELGIQUE

Les enfants martyrs

C'est par milliers que se comptent les pauvres petits enfants belges morts victimes des souffrances et des privations voulues qui leur ont été imposées par la cruelle et barbare Allemagne. Ceux que l'on peut arracher à la mort, que l'on arrive à grand peine à sortir de cet enfer qu'est actuellement cette douce Belgique de jadis, ne reprennent quelques forces que grâce aux soins constants et maternels de nourrices et d'infirmières volontaires et malheureusement, encore nombreux seront les petits chérubins qui deviendront la proie de la tuberculose et autres maladies, fruits de la cruauté germanique, punition que semble leur avoir été infligée à plaisir par de sanguinaires usurpateurs de tous droits. Et pour quel crime? Uniquement parce qu'ils étaient les enfants ou sont les enfants d'un peuple qui n'a point voulu être parjure, qui n'a point voulu forfaire à l'honneur!

Mais si les victimes sont nombreuses, grâces soient rendues au Très Haut: c'est par milliers et par milliers aussi que se chiffre le nombre des petits innocents, actuellement soignés, nourris, hébergés en dehors de la zone militaire par de nombreuses associations charitables, et nombre de particuliers généreux.

A ces associations est venue se joindre la Société de Secours pour les victimes de la guerre en Belgique de Saint-Boniface, qui fonctionne depuis octobre 1914. Elle désire vivement envoyer un réconfort sérieux aux pauvres petits orphelins de la guerre et, pour ce, fait appel à toutes les bourses, à toutes les générosités. Voulant exciter les donateurs par quelque appât sérieux, elle a organisé, comme on le sait, une tombola monstre qui se tirera le 28 avril prochain. Les lots déjà envoyés pour cette tombola sont nombreux, et tous ont une réelle valeur. On pourra en juger par la nomenclature donnée plus loin. La Société en attend encore d'autres qui lui sont promis.

Le président, M. Pirotton, rue Dubuc, Norwood, et le secrétaire, Jules Grymonpré, notaire, rue Marion, Norwood, seront heureux de recevoir tous dons supplémentaires que l'on voudrait bien leur envoyer, et de faire parvenir à toute personne qui en fera la demande soit des tickets de tombola, en aussi grande quantité que possible, soit des carnets entiers. Le billet ne coûte que 10 sous, le carnet de 50, $5.00.

Lecteurs de la **Liberté**, ayez compassion des pauvres petits Belges, pauvres victimes innocentes: envoyez votre demande de billets au plus tôt aux adresses ci-dessus. Quelques billets, c'est si peu, et la misère là-bas est si grande!

Liste à ce jour des prix offerts pour la tombola en faveur des pauvres petits orphelins belges:

Portrait encadré du roi Albert, M. N. Pirotton; un lot de terrain, F. Gevaert; portrait encadré du Pape, A. VanKaes; service à thé en porcelaine, M. Piret; service à vin venant de Belgique, M. Piret; portrait du roi Albert au pastel, Mlle J. Poirier; un jambon, A.-E. Poirier; 10 livres de miel en dix lots, A. Roll, Grande-Pointe; 1 boîte de cigares, Wallar Drug Store; un jambon, M. Oct. Roits; une montre, M. Matile; un jambon, MM. Trudeau et Pelletier; bon pour trois piastres de marchandises, Alidor Van Elslander; don de valeur $5, J. Grymonpré; une pipe, valeur $5, 2 sacs de farine de 49 livres chaque, Aug. Janssens; un nettoyeur vacuum, Th. Ellewand; épingle de cravate en or et pierres fines, Ch. Menu; un razoir de sûreté, Louis DeNobele; don, valeur $10, M. Schauns, Saint-Georges, Man.; un razoir de sûreté, M. Bleau, Saint-Boniface; cinq volumes reliés, M. Le Doyen, de Bruxelles, Man; dix livres de beurre Holland Creamery, par M. J. Paquin; un service à fumeur, cuivre ouvrage exécuté et offert par M. DeCloux, père; un lot d'objets de parfumerie, Mme Albert Doigny; 1 caisse de boisson de tempérance, Franck Wynand. (A continuer.)

Tout envoi comme don sera le bienvenu.

Pour la Société de Secours de Saint-Boniface.

Jules Grymonpré
Secrétaire,
137 rue Marion, Norwood, Man.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

IVe DIMANCHE DU CAREME

(S. Jean, VI, 1-15)

En ce temps-là, Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade, et il était suivi d'une grande foule de peuple, attirée par les miracles qu'il faisait en faveur des malades. Il se retira sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or la Pâque, qui est la grande fête des Juifs, était proche. Jésus, ayant levé les yeux, et apercevant cette grande multitude qui était venue à lui, dit à Philippe: Où achèterons-nous assez de pain pour donner à manger à tout ce peuple? Mais il parlait ainsi pour l'éprouver; car, il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit: Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un petit morceau. Un autre de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit: Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons: mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? Jésus lui dit: Faites-les asseoir. Or il y avait là beaucoup d'herbe, et ils s'y assirent au nombre d'environ cinq mille hommes. Jésus prit donc les cinq pains, et, après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis; il leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulaient. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples: Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde. Ils les ramassèrent, et remplirent douze corbeilles des morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé. Et tout ce peuple, voyant le miracle qu'avait fait Jésus, disait: C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit, et se retira seul sur la montagne.

REGLEMENTS DU CAREME

1. Tous les jours du Carême sont des jours de jeûne sauf les dimanches et l'après-midi du Samedi-Saint.

La loi du jeûne ne permet qu'un repas complet par jour. Elle ne défend pas cependant de prendre une collation matin et soir. On peut prendre deux onces le matin, et à peu près huit onces le soir. Bien qu'il soit évident que le dîner ou repas complet doive être pris à midi, on peut intervertir cet ordre et prendre le repas complet le soir si tel on le désire.

Il n'est pas défendu de manger de la viande et du poisson au même repas.

Tous les catholiques à partir de leur vingt-et-unième année accomplie jusqu'au commencement de la soixantième, sont soumis à la loi du jeûne.

2. Tous les mercredis et les vendredis du Carême, aussi bien que le samedi des Quatre-Temps et le Samedi-Saint sont des jours d'abstinence.

La loi d'abstinence défend de manger de la viande et ses produits (soupe, bouillon, etc.), mais elle ne défend pas les sauces et les assaisonnements préparés avec la graisse des animaux, pas plus qu'elle ne défend l'usage des oeufs, du lait, du beurre, du fromage, etc.

Tous les fidèles qui ont complété leur septième année sont astreints à la loi du jeûne.

UNE PLAINTE

Je demande à Dieu depuis longtemps la victoire sur mes défauts et je n'obtiens rien.

Voilà une difficulté sérieuse. Notre-Seigneur a promis d'exaucer toutes les prières qui sont bonnes. Or, demander des grâces spirituelles est évidemment faire une bonne prière; et, pourtant, dites-vous, vous n'obtenez rien.

Comment expliquer cela?

Est-il bien vrai que vous n'obtenez rien?

Vous êtes esclave de l'ivrognerie et vous priez depuis longtemps pour obtenir la vertu de tempérance. N'avez-vous pas entendu au fond du coeur une voix qui vous disait au moment critique: "Mon fils, n'entre pas dans cette buvette. — Ne sors pas avec tel compagnon. — Remets ton argent à ta femme. — N'accepte plus une traite, car tu te connais; si tu prends un verre, tu en prendras deux; il faudra payer la politesse des amis et tu sais le résultat."

Avez-vous écouté cette voix et suivi ce conseil? C'était la voix de la grâce vous parlant après la prière.

Vous êtes entraîné par l'impureté et vous priez depuis longtemps pour être débarrassé de cette passion qui vous avilit... et vous retombez toujours.

Avez-vous entendu une voix qui vous disait: "Evite cette visite. — Eloigne-toi de cette personne, ferme-lui la porte, ne la vois plus seul. — Veille sur tes regards. — Tu es faible, ne joue pas avec le feu, fuis, prie, communie, communie encore."

Avez-vous écouté cette voix et suivi ce conseil? C'était la voix de la grâce vous parlant après la prière.

Nous sommes des êtres libres, et Dieu respecte toujours cette liberté. Il la sollicite au bien, mais il ne la violente pas. Il l'aide, quand elle veut consentir à être aidée, mais il ne la dompte pas, comme nous domptons le cheval indocile.

Nous prions, mais nous ne voulons rien faire, nous n'évitons pas les occasions.

Nous prions, mais nous ne pouvons pas nous résoudre à prendre le couteau et à trancher dans le vif.

Pourquoi nous étonner alors de nos rechutes? Pourquoi gémir sur l'inutilité de nos prières!

Une mère avertit son fils de ne pas toucher au feu, parce qu'il brûle. L'enfant y touche. A qui la faute?

Elle l'engage à ne plus prendre un chemin glissant, dangereux où il est déjà tombé plusieurs fois. Il y va quand même et retombe encore. A qui la faute? La mère a fait sa part; le fils n'a pas fait la sienne.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

—Mais je fais des efforts sérieux et je déplore encore des défaillances.

Cela ne m'étonne pas. Car vouloir une victoire immédiate et complète, c'est vouloir un miracle.

Dieu l'a fait pour quelques saints, il est vrai; mais le cours ordinaire de la Providence veut que les maladies de l'âme, comme celles du corps, ne se guérissent que lentement. Il y faut du temps, de la patience.

Dix ans durant peut-être, vous avez enraciné en vous ces mauvaises habitudes; elles ne disparaîtront pas en un jour. Longtemps vous sentirez leurs exigences, mais acceptez docilement les premières grâces, tenez bon, priez, communiez, confessez-vous et bien vite vous constaterez une amélioration sensible qui ira progressant jusqu'à la victoire finale.

LA VIE

Le soir, on parle de lui... ou d'elle; car si ce n'est pas un roi, ce sera une reine. M. Maurel a vingt-cinq ans; sa femme en a vingt-deux. Le futur papa travaille au bureau; la future maman s'occupe du ménage. Depuis quelque temps, elle s'est mise à la couture. Mais ce qu'elle coud est si petit, qu'elle a l'air de jouer à la poupée: chemisetes, robettes, collerettes, fraisettes, chaussettes, coiffettes, tout est infinitésimal. Et pendant que l'aiguille court, Madame sourit doucement et a l'air de voir quelqu'un que personne ne voit encore. Quand Monsieur rentre, il rit aussi à la vue des petits chiffons.. Puis on se met à table, on cause et l'on parle de lui... ou d'elle, du petit roi qui va venir... ou de la reine que l'on attend. Si c'est un roi, il s'appellera Paul comme son grand-papa; reine, son nom sera Marie, car grand'maman sera marraine...

Les petits habits sont tout prêts, la poupée peut venir. Chut! elle dort, elle est arrivée cette nuit, sans bruit, doucement, comme une reine bien élevée. De temps en temps, elle s'éveille et se met à chanter un air drôle; alors sa mère la prend bien vite et lui donne une potion calmante. Tout de suite la petite se tait; la chanson s'éteint dans la drogue blanche.

Et comme la maison est en fête! Tout le monde est heureux, tout le monde sourit; on parle bas, mais on voit bien que les coeurs chantent. Seulement ils chantent sans bruit, comme il convient quand la reine repose. Grand'maman se sent plus jeune, le papa se croit beaucoup plus vieux; les tantes ont leurs plus belles robes, les oncles leurs plus beaux habits. On va à l'église en voiture; la reine en est. L'église aussi a un air de fête; le prêtre vient exprès pour la petite; le sacristain paraît déjà la connaître, car il sourit en tenant le grand cierge. Des mots latins montent dans la voûte; on entre dans le baptistère, le prêtre touche la petite qui se met à pleurer, puis il la baptise, et quand c'est fini, on le suit à la sacristie. Comme l'église semble grande! la petite fait gna gna, et le papa, sans oser le dire, trouve que c'est plus beau que l'orgue. Puis on écrit dans le grand livre, on remonte dans les voitures et l'on rentre gaiement au palais. Tout le monde s'embrasse; puis l'on s'asseoit, et l'on mange et l'on rit. Puis on s'en va et Marie commence son règne en gigotant dans son berceau.

Le bonheur continue, la petite grandit, tout est gai autour d'elle, ses paroles font rire, tout ce qu'elle fait semble merveilleux; papa triomphe, maman est ravie. La petite a deux ans, cinq ans; elle sait ses prières, on la met à l'école, elle va au catéchisme. Puis la première communion, la belle robe blanche, le grand voile fin, la couronne de roses... D'autres enfants sont venus, le bonheur augmente sans cesse; mais Marie est toujours **la première,** la petite maman, l'ange de la maison.

Encore une fête, encore une joie. La reine a vingt ans: encore la robe immaculée, encore des fleurs sur la tête... les vieilles cloches s'ébranlent pour elle... et pour lui. On dit: Les voilà! Maman pleure de joie, l'orgue chante, les cloches dansent, l'avenir apparaît radieux, parfumé, ravissant... De nouveau l'on s'embrassent, les beaux verres s'entrechoquent gaiement, on boit, on rit, on fait des voeux... Quel beau jour que la vie!...

. . . .

La chambre est pleine de monde; on monte dans l'escalier, lentement, sans bruit, comme si l'on craignait d'arriver. Une odeur d'encens vous saisit à la gorge. L'encens, si doux à l'église, fait pleurer près d'une bière ouverte.

"Si jeune!... si bonne!... pauvre enfant!... pauvre mère!..." On parle ainsi à demi-voix, en la regardant d'un air triste... Elle est là, pâle, les yeux fermés, ses mains jaunes serrant son Christ d'ivoire, sa robe blanche couverte de fleurs fraîches.

Un bruit sourd dans la rue; des pas lourds font craquer les marches... des hommes vêtus de noir entrent sans saluer, **c'est l'heure.** "Allez!" dit le chef des porteurs. La bière est soulevée, des sanglots éclatent autour, on descend, au pas, sans parler... Là-haut, la grand'mère appelle son enfant, elle dit adieu à son ange, à sa reine qui s'en va.

On arrive à l'église; de nouveau les cloches chantent, mais, hélas! comme leur voix est sombre! Comme tout le monde, elles pleurent, elles disent: C'est donc toi, jeune enfant... jeune fille... jeune épouse... aujourd'hui morte! Et la prière monte; l'eau bénite scintille sur les fleurs qui vont mourir, l'encens se mêle à leur dernier parfum... puis on repart; seuls, quelques amis entourent la famille. Au cimetière une tombe est ouverte: c'est la sienne. on l'y descend, la terre tombe, et c'est fini.

Le bonheur est fini, le soleil est couché pour toujours: il y aura des crépuscules, des reflets passagers et des aurores boréales; mais l'astre est de l'autre côté, le bonheur n'est pas de ce monde, et quand on rira autour d'elle, la pauvre grand'mère se dira: Pour nous, hélas! **vivre, c'est voir mourir.**

Mais voir mourir, c'est voir revivre pour l'Eternité!

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

NE DONNEZ PAS TROP POUR VOS SIFFLETS

Ne donnez pas trop pour vos sifflets.

Vous vous demandez ce que je veux dire? Ecoutez.

J'avais dix ans. Un jour de fête, des parents en visite remplirent ma petite poche de sous. J'allai de suite à une boutique où on vendait des babioles; mais en route, je rencontre un petit garçon qui avec un plaisir évident faisait résonner un siufflet. Je m'arrête charmé, et sans marchander longtemps, je lui offre tout mon argent en retour de son jouet.

Je reviens chez moi, sifflant sur le chemin, sifflant dans la maison, heureux de mon achat, mais cassant les oreilles de toute ma famille. Mes frères, mes soeurs apprenant que j'avais donné tous mes sous pour ce misérable sifflet, me dirent que je l'avais payé dix fois sa valeur et me mirent sous les yeux tout ce que j'aurais pu acheter avec le reste de mon argent, si j'avais été plus prudent. Ils me taquinèrent si bien, que je pleurai de dépit et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir.

L'impression en resta dans mon âme. Quand j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je me disais en moi-même: **Ne donnons pas trop pour le sifflet;** et j'épargnais mon argent.

Devenu grand garçon j'observai mes camarades et je vis autour de moi une foule de gens **qui donnaient trop pour le sifflet.**

Quand j'ai rencontré un homme de plaisir, sacrifiant son bonheur et celui de sa famille à l'ivrognerie, aux voluptés des sens, détruisant sa santé, je me suis dit: Pauvre insensé, **vous payez trop pour le sifflet.**

Quand j'ai vu une fille laisser de côté un garçon honnête, mais de condition modeste, pour attirer les regards d'un viveur plus haut placé, qui en ferait une martyre, j'ai dit: Pauvre tête folle, **elle donne trop pour le sifflet.**

Quand j'ai connu un ambitieux qui, pour obtenir quelque position, quelque faveur, foulait aux pieds les principes, sacrifiait sa liberté, ses amis, j'ai dit: **C'est donner trop cher pour un sifflet.**

Et maintenant que je suis vieux, plus je regarde le monde, ses modes, ses frivolités, son luxe, ses honneurs, plus je comprends, **qu'ils donnent trop pour le sifflet,** ceux et celles qui se laissent prendre à ces niaiseries qui ne leur apportent que dépenses, déceptions, jalousie, remords.

Ne donnons pas trop pour le sifflet.

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

ELLE SE BRULE

Sherbrooke, 1. — Une femme âgée de 80 ans, Mme David Lacroix, 64 Saint-Michel, s'est brûlée à mort, hier. Le feu prit à ses vêtements lorsqu'elle était à faire du feu. Elle était seule à la maison. Ses cris attirèrent les voisins et lorsque ceux-ci arrivèrent la malheureuse était toute en flammes. Elle mourut peu de temps après.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

Jours maigres ou d'abstinence

1o Tous les jours des Quatre-Temps de l'année. — 2o Tous les vendredis de l'année, excepté ceux où se célébreraient les fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Epiphanie, de la Toussaint et de l'Immaculée-Conception. — 3o Les jours des Vigiles où l'on observe le jeûne. — 4o Le Mercredi des Cendres. — 5o Tous les mercredis du Carême. — 6o Le Samedi-Saint jusqu'à midi.

Jeûnes d'obligation

1o Les Quatre-Temps, qui tombent cette année, les 20, 22 et 23 février; — les 22, 24 et 25 mai; — les 18, 20 et 21 septembre; — les 18, 20 et 21 décembre. — 2o Le Carême tout entier, excepté les dimanches. — 3o Les vigiles de Noël, de la Pentecôte, de l'Assomption, et de la Toussaint. Il n'est plus défendu, au même repas, de prendre de la viande et du poisson. — On peut aussi échanger la collation du soir avec le dîner. — Le jeûne et l'abstinence le Samedi-Saint cessent après le midi de ce jour.

Temps ou la célébration solennelle des mariages n'est pas permise

Depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Noël inclusivement, et depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques inclusivement.

PHASES DE LA LUNE

Mars

Dernier quartier, le 5, à 7 h. 44 m. du soir.

Nouvelle lune, le 12, à 2 h. 52 m. du soir.

Premier quartier, le 19, à 8 h. 30 m. du matin.

Pleine lune, le 27, à 10 h. du matin.

NOS SAINTS PATRONS

Mars

10. Dimanche—IV du Carême. Les SS. 40 Mar.
11. Lundi—S. Firmin, abbé.
12. Mardi—S. Grégoire I, pape et doct.
13. Mercredi—Sainte Euphrasie, vierge.
14. Jeudi—S. Lubin; Ste Mathilde.
15. Vendredi—S. Longin, soldat.
16. Samedi—Ste Eusébie, abbesse.

Roman de La Liberte No 1

APRES L'OPTION

PAR

ROGER DUGUET.

CHAPITRE I

L'Usine Dietricht

Si tu ne trouves point d'ouvrage ici, dit le père, c'est la misère chez nous.

Fritz ne répondit pas.

Ils entraient, fort émus, dans le cabinet de M. Dietricht, riche industriel de Troyes en Champagne; mais ils n'eurent à parlementer avec le patron qu'un moment, grâce à une recommandation pressante de Monsieur l'abbé Schulman, l'aumônier des Alsaciens-Lorrains à la Cathédrale.

M. Dietricht était de Strasbourg; il avait opté pour la France en 1871, et, depuis trente ans, il se faisait un point d'honneur d'accueillir favorablement à l'usine ses compatriotes.

Or, Fritz Rohly, plus que tout autre, avait droit à la sympathie. Il avait soigneusement été élevé par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Au sortir, il avait fait sous les yeux de son père, son apprentissage de la cordonnerie, dans une échoppe du Quartier-Bas. Puis le métier, commençant d'aller mal, l'enfant était entré comme employé dans une banque de la ville. Il s'y était montré diligent et adroit, et n'avait pas tardé à gagner honorablement sa vie. Par malheur, l'établissement avait sombré dans une grande catastrophe financière. Le jeune homme avait en vain, dans le commerce, cherché une situation qui lui convînt. C'est alors qu'on lui conseilla d'entrer dans la bonneterie. Au bout de quelques mois, ils se serait mis au courant des différents services et ferait un excellent caissier. Un de ses amis, travaillait à domicile sur un métier Cotton: Fritz avait appris à diriger la machine. Il n'était plus un novice ni un apprenti, il s'il demandait aujourd'hui à travailler dans le rang, c'était avec l'espoir de passer contremaitre ou comptable, aussitôt qu'on aurait pu apprécier son caractère et sa conduite.

M. Dietricht promit sa bienveillance, et son nouvel employé reçut, en même temps qu'un billet d'entrée à l'usine, la promesse d'un avancement rapide.

Le père et le fils, congédiés d'un mot aimable, sortirent éblouis par l'accueil. Ils se rappelaient à la fois et la somptueuse antichambre et la franche cordialité du maître. Ils foulaient avec précaution et reconnaissance le tapis des corridors sous leurs grosses bottes ferrées, et ils se trouvèrent, au seuil de l'hôtel, tout à coup aveuglés par la clarté crue de cet après-midi de juin. La pleine réussite de leur démarche les avait comme frappés d'étonnement: ils restaient désorientés et ébahis au milieu de la rue de Preize.

—Allons, dit enfin le père, nous ne mourrons pas encore de faim cette fois, quoique Alsaciens

Avançons,, veux-tu?

Ils reprirent leur chemin.

L'usine Dietricht s'ouvrait, un peu plus haut, à 500 mètres à peine de l'hôtel particulier du maître: assez près pour la surveillance quotidienne assez loin pour que le bruit des machines, des entrées et des sorties n'incommodât point. Les deux hommes, cependant, mirent un bon quart d'heure à faire le trajet. Car la rue de Preize est peu fréquentée à cette heure, mais le trottoir y est à chaque instant réduit par des zigzags et par les redents anguleux que font les maisons mal bâties de ce pauvre faubourg.

Le père tenait le haut du pavé, et le fils, à chaque instant, quand le passage devenait trop étroit, descendait pour laisser la place, puis remontait pour entendre le baragouinage du bonhomme.

Le père Rohly était savetier de son état, et tout avait contribué à le rendre un peu bavard; les loisirs, d'abord, que sa besogne manuelle laissait à son esprit, et à sa langue; les visites qui du matin au soir emplissait son échoppe; l'habitude de ruminer de vieux chagrins, de pérorer, de passer pour un beau diseur de bonnes choses parmi les amis d'Alsace; l'âge enfin où chacun devient sujet à radoter. Sa prolixité s'épanchait à tout propos. Et il discourait alors dans un patois moitié français, moitié allemand, avec un accent baroque et rude, phrasant avec complaisance ses idées ou ses souvenirs, ne fût-ce que pour lui seul, tout en marchant:

—Ce faubourg, disait-il, commençait à peine à se peupler quand les Alsaciens y sont venus, et Troyes, n'était pas alors la moitié de ce que tu le vois. Mais nous avons émigré huit ou neuf mille de là-bas. Il a fallu bâtir pour nous loger tous.

—Bah! répliqua Fritz, en sourdine Chacun eût mieux fait de rester chez soi.

Il n'avait pas l'accent lui, mais on ne lui voyait ni la paix, ni la vaillance, ni l'épanouissement d'ordinaire bonne humeur qui éclatait sur la bonne face du père.

Celui-ci, fort heureusement, n'avait pas entendu la réponse. Il continuait de monter la rue, droit et la taille haute, la veste proéminente et mal boutonnée, s'arrêtant de place en place pour reprendre le souffle:

—Ici, au *Point-du-jour*, continua-t-il, c'est Salmersteim qui tient le cabaret... Voici la boulangerie d'Hobiter... Dis donc, Fritz, tu connais le marchand de peaux de lapin, le bon Schracht? Il demeure dans cette bicoque, au bout de la cour...

Et tous les 50 mètres, une boutique basse et mal peinte lui rappelait un autre nom.

Ils arrivèrent, en devisant jusqu'à l'usine.

Celle-ci, énorme et carrée comme une caserne, était bordée au fond et sur les deux côtés par le mur, dentelé en lames de scie, des quinze ateliers dont se composait cette ruche immense.

Soixante pignons bas, aigus, couchés, s'alignaient à l'extérieur, sans une fenêtre: et seuls les magasins, élevant du côté de la rue leurs trois étages de baies grillagées, faisaient au vaste bâtiment une facade, froide et haute, en moellons bruts. Près des portes cochères, à droite le donjon carré d'une sorte de tour à horloge dominait l'entrée. Et certes, les ouvriers la connaissait, cette tour! Ils l'abhorraient, avec son cadran aux heures d'or et l'appel des sirènes que chaque matin elle semblait déchaîner! Au premier coup de ses six heures, tous les jours, un hurlement lugubre et long montait de l'usine et s'épandait comme un nuage au-dessus de la ville attristée. C'était le signal qui arrachait à leur lit tous ces bonnetiers et les faisait accourir à peine vêtus, pour l'éternel labeur.

En face, à gauche, montait la cheminée colossale de la machinerie: une cheminée de haut fourneau, ronde et noire, qui portait, de chaque côté de son faîte, sous le paratonnerre et l'anneau du couronnement, les initiales du maître en lettres blanches de six pieds: *W. D.: Wilhem Dietricht.*

Les deux Alsaciens pénétrèrent dans la cour.

A l'intérieur, le long des ateliers, une entrée s'ouvrait, toutes les cinq ou six dents du faîtage, comme une poterne de mur d'enceinte, et portait au fronton un énorme numéro, peint en noir, pareil à ceux des postes de garde-barrière. Le père Rohly n'eut rien à demander au concierge qui logeait dans un réduit en dessous de l'horloge.

C'est à l'atelier No. 8 qu'on nous envoie, dit-il en vérifiant une dernière fois la suscription du billet qu'on leur avait donné.

Allons.

Ils se dirigèrent du côté du No. 8.

La fabrique paraissait déserte, mais on entendait le grondement prochain des machines, et, dès qu'ils eurent poussé le battant libre de la porte, une bouffée de vent chaud et de fracas les étourdit.

L'atelier était coupé en deux par un corridor à claire-voie vitrée. Sur le côté, s'ouvrait une sorte de cage en verre où siègeait, un registre étalé devant lui, le comptable ou chef de série.

Celui-ci était un grand et gros homme brun, moustachu, bonasse et terrible, qui s'appelait Deschamps.

—Bon! s'exclama-t-il après avoir parcouru le billet que lui tendait le père Rohly. Il ne manquait plus que celui-ci... Encore un Alboche! Le patron n'en fait jamais d'autres

Les coups sourds des butoirs des métiers couvraient sa voix et faisaient trembler le vitrage des cloisons; partout régnait la confusion, le brouhaha d'une foule en travail.

Le chef reprit d'une voix formidable, pour se faire entendre du père Rohly, qui ne parut point intimidé.

—Eh bien! Comment vous appelez-vous?

—Ce n'est pas moi, répondit le vieux au milieu du tumulte, c'est celui-ci qui rentre à l'usine. M. Dietricht vous l'envoie, et il s'appelle Fritz de son nom.

—Fritz comment? hurla l'autre.

—Fritz Rohly.

—Allons, fit le chef en prenant sa plume, pour un de vos noms à coucher dehors, celui-ci peut aller. Nous avons à l'usine tant de Marstermberstein et autres marchands de fouchtra du Rhin, que Rohly n'écorche pas trop la gorge en passant..... Mais vous le vieux, qu'est-ce que vous fichez ici, alors?.....

—L'homme, dit le père, ne vous fâchez pas, je vous amenais Fritz. C'est mon garçon.

—Et qu'est-ce que vous faites de votre métier, vous?

—Cordonnier, dit le vieux.

—C'est ça! s'esclaffa le chef au fond de sa cage. Marchand de bouiboui, un ressavateur, un gniaf! J'aurais dû m'en douter. C'est un des meilleurs métiers qui les bottent, sans jeu de mots, tous ses baragouineurs....! Et pourquoi votre garçon ne se met-il pas avec vous dans les rassemelages, vieux père?

Fritz, tout à fait déconcerté par l'acceuil, restait abasourdi au milieu du corridor. Mais son chaperon ne se troublait pas pour si peu. Il s'accouda à la planchette du guichet, pencha vers l'étroite ouverture sa bonne grosse tête, encore chevelue, et se mit à cligner d'un oeil vers le caissier. Les deux pointes de sa barbe, poivre et sel, écartées en nageoires de phoques, de chaque côtés de son menton ras, balayaient tantôt l'une et tantôt l'autre, les cannelures de cuivre où sonnait chaque samedi l'argent de la paye. Et il expliqua:

—Voilà! Ce n'est pas pour le plaisir, que Fritz ne travaille plus avec moi. Je lui avais appris le métier, et ça marchait. Il n'est pas maladroit, le gars! Mais, quoi! il se monte à

En Province

SUFFREN

Nous regrettions d'apprendre que le Frère Jean de la Croix, qui est parti pour Winnipeg la semaine dernière pour quelques jours de repos, doit aller à Rochester, Minn., Etats-Unis, y subir une opération assez grave.

* * *

M. A. Béliveau, qui a un contrat pour fournir plusieurs cordes de bois chez M. Jules Lalonde, aura bientôt fini. M. Béliveau doit se bâtir au printemps. Encore un bon fermier pour Suffren.

* * *

Mme L. Morissette doit aller passer les fêtes de Pâques à Winnipeg, chez sa soeur.

* * *

La semaine dernière, Mme Augustin Pichette, du village de Suffren, et sa mère Mme A. Duhamel, sont allées prendre le souper chez M. Jules Lalonde.

* * *

Dimanche dernier, M. Hervé Lagimodière, de Saint-Augustin d'Abbéville, est venu rendre visite à notre instituteur, chez M. A. Duhamel. Le soir, ils ont visité M. Augustin Pichette, gendre de M. A. Duhamel.

* * *

Les élèves de l'école Lalonde prépareront un concert sacré, qui aura lieu à l'été. Ils représenteront entre les actes l'apparition de la Très Sainte Vierge à Lourdes, à Bernadette Soubirous, et l'apparition de la Vierge, Notre-Dame du Mont-Carmel, au bienheureux Simon Stock, deuxième général des Carmes. Les élèves joueront "Stanislas de Kotska", pièce en trois actes, de six personnages.

* * *

M. Louis Deslauriers, qui était en visite chez son beau-frère, M. Médéric Dauphinais, est retourné chez ses parents, à Starbuck, samedi dernier. Nous sommes heureux de voir M. Dauphinais prendre du mieux de jour en jour.

* * *

Dimanche dernier, il y a eu une soirée de cartes chez Mme S. Montagnon, de Vannes. M. et Mme Kobs et leur fils Jean, M. et Mme H. Linossier étaient présents, ainsi que Marcel et Cyprien, fils de Mme Montagnon.

* * *

M. Lane doit aller à la convention des commissaires qui aura lieu à Winnipeg.

* * *

Dimanche dernier, M. Damase Péloquin est venu rendre visite au Frère Jean de la Croix.

* * *

Vendredi dernier, le Frère Jean de la Croix et M. Z. Lavoie sont allés à Saint-Laurent, en visite chez les Pères Oblats.

François Solano.

SAINTE-AMELIE

La veillée du 10 courant a été un succès sans précédent. Elle laisse derrière elle toutes nos meilleures veillées de l'hiver. Elle débuta par une de ces parties de cartes que l'on voudrait prolonger indéfiniment, et elle fut couronnée par une vente de paniers. C'était une scène ravissante de voir passer ces 25 paniers entre les mains de M. Eugène Pinette, qui savait si bien exciter l'ambition de l'enchérisseur par des descriptions intéressantes et spirituelles. La tâche était facilitée par la forme variée et artistique des paniers. Cette soirée a rapporté la jolie somme de $104.

* * *

Depuis un certain temps les concours d'épellation sont en vogue dans notre région. La semaine dernière il y en avait un à Sainte-Rose du Lac. Les enfants de la paroisse de Sainte-Amélie n'y sont pas allés inutilement, cette fois. En effet, le premier et le deuxième prix du cinquième et sixième grade ont été remportés par Mlles Sara Glaeys et Elza Lepla, de l'école Sainte-Amélie. Le quatrième prix du troisième et quatrième grade furent gagnés par Mlle Marie-Reine Pinette, de l'école Saint-Vincent de Paul. La gloire de ces brillantes élèves rejaillit naturellement sur M. F. Carrière, instituteur, et sur Mlle B. Perras, institutrice.

* * *

Les 21 et 22 février c'était notre tour d'entendre les trois conférenciers agricoles qui circulent dans nos centres français pour instruire et encourager les cultivateurs. L'éloge de ces Messieurs a déjà plusieurs fois paru dans la **Liberté**; il est parfaitement mérité. Disons seulement que nous avons été heureux de constater leur grand jugement pratique et leur compétence, et exprimons toute notre reconnaissance pour leur visite. En attendant qu'ils reviennent pour voir si nous avons mis en pratique leurs sages conseils, mettons-nous à l'oeuvre. Faisons une guerre acharnée aux mauvaises herbes; souvenons-nous de la méthode signalée par M. l'abbé Jutras, curé de Letellier; elle est efficace et tout le monde peut l'employer. M. Villeneuve nous a parlé, on ne peut mieux, sur l'industrie laitière. Chacun pourra maintenant distinguer et choisir dans un troupeau. La plupart du temps, on manque un marché faute de connaissances.

Plus de pensionnaires au poulailler, plus de poules paresseuses, plus de poules pimpantes à l'automne, mais des poules qui pondent en tout temps.

M. Arthur Guilbert veut que nous profitions de son expérience et il nous promet un succès qui dépassera nos espérances.

Ces conférenciers ne font que commencer une série: cela veut dire que nous reverrons Messieurs les conférenciers de temps à autre.

Le cultivateur n'apprend rien tout seul. Il a besoin d'un maître pour faire de la bonne besogne agricole comme un enfant a besoin de fréquenter l'école pour apprendre à écrire. Les professeurs agricoles viennent chez nous; cultivateurs, rendez-vous en foule pour recevoir de bonnes leçons! Rien de tel que de se mêler de culture avec intelligence. La culture vaille que vaille n'enrichit pas.

* * *

Dimanche nous avions une quête pour secourir la population française soumise depuis si longtemps au régime brutal des Allemands. Elle a rapporté le montant de $45.00. Cela fait honneur à tous ceux qui ont contribué.

Olivier.

ELIE

A propos des correspondances d'Elie de la semaine dernière, je ferai remarquer à "Hirondelle du Printemps" et "Baptiste", qu'ils furent mal renseignés.

Mlle I. Deslauriers est allée en ville il y a deux semaines. Elle en est revenue, mais accompagnée de son beau-frère, M. Auguste Dufresne.

Témoin oculaire.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Mardi, le 12 février, avait lieu dans la salle municipale un premier concours d'épellation anglaise, en présence de MM. les inspecteurs Young et Goulet, et de dix à douze commissaires d'écoles.

Après plus d'une heure de combat, Mlle Winnie Owens, bien canadienne-française, quoique anglaise de nom, resta victorieuse. Il fut décidé par M. l'inspecteur Young que Mlle W. Owens et la dernière vaincue, Mlle Marie-Jeanne Tougas, se présenteraient au prochain concours.

Le 2 avait lieu la seconde épreuve, à l'école King George, Saint-Boniface. Nos deux petites Canadiennes-françaises eurent à lutter contre douze Anglais et Anglaises de différentes écoles appartenant à l'inspecteur Young. Ce ne fut qu'après deux heures et demie de lutte que Mlle Owens tomba la dernière, laissant la palme à un élève de langue anglaise. Mlle Tougas était tombée la douzième.

N'est-ce pas là un vrai triomphe pour nos petites Canadiennes françaises et pour le bilinguisme?

Communiqué.

SAINT-FRONT, SASK.

Dans une communication récemment envoyée au R. P. Morice, O. M.I., par un colon de cette fertile région, nous glanons ce qui suit:

Nous avons eu un mariage au mois de janvier dernier. M. Arthur Lamoureux unissait alors sa destinée à celle de Mlle Maria Plamondon.

* * *

Notre colonie canadienne augmente à vue d'oeil. Il y a ici cinq frères norvégiens qui veulent se retirer dans un pays moins français. Des MM. Bellerive ont acheté les terres de trois d'entre eux, et nous les attendons prochainement, avec trois ou quatre autres familles qui doivent nous venir de Montréal en même temps qu'eux.

* * *

M. B. Beaudry a acheté un quart de section, M. Arthur Lamoureux autant et un autre Canadien toute une demi-section. Sept autres terres ont aussi été prises par de nouveaux colons depuis le passage du R. P. Morice au milieu de nous l'été dernier. Parmi eux trois familles sont déjà de résidence ici; les autres doivent venir au printemps.

* * *

Parmi les nouveaux venus, que nous devons à l'intervention du P. Morice, l'un, M. Philémon Plamondon, a "cassé" sept acres de terrain, un autre de ses frères un peu moins, tandis que d'autres ont simplement préparé leurs terres pour le "cassage".

* * *

On est à s'organiser en vue d'obtenir la fondation d'un district d'école pour la région. Nous sommes en ce moment bien plus nombreux qu'il ne faut pour cela.

* * *

Un homme qui pourrait introduire un magasin dans notre colonie serait sûr d'y prospérer.

* * *

En outre, un Canadien qui aurait les fonds et les connaissances voulues pour établir une crêmerie parmi nous ne pourrait manquer de réussir. En effet, l'on ne compte pas moins de cent vaches à lait dans Saint-Front, rien que parmi les Canadiens et les Français, et ces animaux vont certainement augmenter beaucoup avant longtemps, étant donné l'extraordinaire fertilité de notre sol et les gras pâturages qu'on y rencontre à peu près partout.

* * *

Il y a encore par ici plusieurs terres à vendre, qui sont en partie cultivées et bâties; le reste en bois et en pâturages. On pourrait peut-être trouver quelque chose comme une vingtaine de "homesteads", moins avantageux pour le moment, mais qui pourront le devenir plus lorsque le chemin de fer commencé à chaque extrémité passera par notre colonie. Pour plus amples détails s'adresser soit au R. P. Morice, O.M.I., Saint-Boniface, soit à M. P.-Henri Bourque, Saint-Front, Sask.

FISHER BRANCH

Un concert

Les lecteurs de la **Liberté** se rappellent notre récent article au sujet de l'école libre de Fisher Branch. Comme nous l'avions prévu, l'école s'organise lentement mais sûrement, et tout laisse à prévoir qu'elle vivra une vie longue et féconde.

Le concert que nous annoncions à la fin de l'article a eu lieu lundi le 11 février. Disons tout de suite qu'il a eu un très grand et très légitime succès. Il y a à Fisher Branch des talents qui déjà ne sont plus "en herbe". Dès cette première soirée musicale et dramatique, ils se sont révélés et cela promet pour l'avenir de l'école.

Nous ne dirons rien de l'excellente musique fournie par le gramophone de M. le Curé. Chaque numéro du programme était préparé par un joli morceau des grands maîtres français ou italiens. Venons-en au programme.

Pour montrer à nos persécuteurs du gouvernement que l'école a été fondée non par haine de la langue anglaise, mais par amour pour la langue maternelle proscrite, on a commencé la soirée par un choeur anglais, chanté par des enfants canadiens, ruthènes et anglais qui fréquentent la classe. Dommage que M. Colère (Ira) Stratton n'était pas là pour applaudir le beau chant "We'll never let the old flag fall". Plus grand dommage encore qu'il n'aurait pu — s'il était venu, — apprécier le jeu parfait de Mlle Aurise Bouvier, déclamant le monologue: "Suzon en chemin de fer". C'était naturel, irréprochable au point de vue de la mimique, et on se réjouit d'avance de savoir que pour la prochaine fête elle prépare: "Suzon en "tomobile."

Après ce beau morceau comique, les mamans des garçons de l'école ont eu un doux moment de contentement en voyant parader leurs petits bonshommes dans un exercice de gymnastique. Plus d'une en voyant s'agiter en cadence ces petits bras et ces courtes jambes a dû penser à "plus tard". Nous aussi nous pensions à cet avenir encore bien incertain et nous nous disions: "Plus tard" ces gamins auront pris des forces et fasse le ciel que ces forces se dépensent sans compter pour le bien de la race; fasse le ciel que cette énergie physique soit au service d'une volonté résolue de vivre en canadiens-français et catholiques malgré tout et contre tous.

La saynète comique "Brouillées à mort" présentée par les demoiselles Amanda Lapointe, Rose Bouvier et Clara Coté a été le "clou" de la fête. "Qu'elles nous ont fait rigoler", dit-on à Fisher Branch depuis lors. Et de fait la brouille de la mère Giboin et de la mère Grand'Pierre est des plus comiques. Il y a "entre elles un chat crevé et un plat cassé" qui les empêche de se réconcilier et il ne faut rien de moins que l'affection ingénieuse d'une nièce éloignée qui vient leur faire visite, pour raccommoder les relations de ces deux furies! C'est tout de même vrai qu'il n'y a rien de plus terrible qu'une vieille fille en colère parce qu'on a tué son chat!

Rien de plus doux, au contraire, qu'une bande de petites filles roses et fraîches et de petits garçons sans-gêne qui viennent déclamer leur première pièce. "Le pinson et la pie" n'a pas fait rigoler, mais a fait battre d'émotion plus d'un coeur maternel. Point de doute qu'un jour ces petites bouches, qui maintenant bégayent et hésitent encore un peu, deviendront habiles à parler la belle langue française, et alors, malheur à nos ennemis. Le jour où nous mêmes et nos enfants nous parleront parfaitement la langue de chez nous, nous parlerons de victoire.

Mlle Marie Compayré, l'institutrice si dévouée de l'école et l'organisatrice si compétente du concert, chanta ensuite, avec âme, jusqu'à faire pleurer, le chant du "Petit Crucifié", suivie de Mme Bouchard, Mme Burt (une Anglaise) et de M. Bonnet, qui chantèrent tour à tout un chant comique ou une romance.

Et puis, on a vendu des paniers préparés par les demoiselles de la paroisse. M. Bonnet était le crieur de la vente qui a produit une très bonne recette, de très agréables surprises, et... un peu de jalousie chez les vieilles filles, parce que le panier d'une petite orpheline de six ans s'est vendu le plus cher!!!

En somme ce fut une fête splendide; vu le peu de temps mis à sa préparation, ce fut un très grand succès. Dès lors on recommencera, on fera mieux encore, et ainsi, grâce au dévouement de tous qui semble assuré pour l'avenir, l'école libre de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus à Fisher Branch vivra, s'agrandira et aidera puissamment à l'organisation religieuse et nationale des Canadiens français de la colonie.

X.

* * *

M. et Mme Eusèbe Bouvier nous ont quittés pour se rendre en ville, où ils y dépenseront quelques jours, par affaires. Nul doute que leur fille, Mme Joseph Trudeau, de l'Ile des Chênes, sera heureuse d'abriter sous son toit ses parents bien-aimés.

* * *

M. Ernest Bruneau, un de nos jeunes gens anciennement enrôlés dans l'industrie du bois de corde, à Broad Valley, a dit "Au revoir" à son village pour quelques mois. Il devait se rendre à Saint-François-Xavier. Nous lui souhaitons santé et succès dans l'avenir.

* * *

M. et Mme Joseph Glasson sont de retour parmi nous. Leur voyage dans la belle province de Québec, leur pays natal, leur a été et très doux et très agréable. Ils ont pu constater que, plus que jamais, le Bas-Canada possède un amour vivant et de la vraie foi et de la langue de leurs ancêtres et que, malgré les persécutions et les mille difficultés, suscitées par des ennemis acharnés, ils resteront à jamais catholiques et Canadiens français. C'est ce que nous aussi, les Canadiens français du Manitoba, voulons être. Chez nous, la tâche est rude, mais "Courage! marchons en avant!" car, disons-nous le bien que malgré tout nous serons attachés et à notre foi et à notre langue.

* * *

La température clémente de la fin de février a fait vibrer bien des coeurs de joie et d'espérance. A Fisher Branch, comme partout ailleurs, on en jouit et on en profite pour faire les charriages et même aussi pour prendre des sorties de plaisir. Gare de passer dans les routes désertes et peu fréquentées pendant l'hiver, car si vous y passez, le premier surtout, là vous attendra "l'aimable pirouette", si amusante lorsqu'on a pour lit la neige blanche et dure, mais si désagréable lorsqu'il en est autrement. Quelques-uns de nos gens ont expérimenté, sur la rue à peine fréquentée de "J'en peux plus" la "pirouette amusante". Reste maintenant à savoir qui se réserve la seconde.

---

présent toutes sortes d'ateliers de confection qui tuent l'ouvrier. La pratique devient rare. Il faut pourtant manger, mon bon Monsieur. Alors, j'ai voulu mettre Fritz dans un autre état, et il a fait, pendant trois rieur de l'atelier:

—C'est ça! interrompit encore Deschamps, en jurant comme un damné. On crève de faim, on ne sait plus quoi faire; alors on se flanque bonnetier. Il faut voir le genre d'ouvriers que ça nous donne, ce système-là! Enfin, c'est le patron que ça regarde. C'est lui qui paye.

Fritz Rohly, qui malgré la recommandation du patron craignait d'être éconduit, respira. Mais tout n'était pas fini. Le chef regardait à l'intériuer de l'atelier:

—C'est au quatrième métier qu'il manque un homme, dit-il. Viens avec moi, toi le blanc-bec... Vous, le vieux, vous pouvez filer...

Le père Rohly salua poliment, et "fila" sans se froisser.

Fritz resta seul à l'usine.

CHAPITRE II

Fritz Rohly

Au bout d'un instant, Deschamps sortit de son espèce de cage et ferma soigneusement la porte derrière lui.

Il eût encore fait un joli cuirassier, et Fritz se sentit un peu petit à côté de ce bel homme.

Mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir. On les regardait. L'atelier pressentait un événement, devinait un embauchage. Du côté droit, où travaillaient les hommes, du côté gauche où travaillaient les femmes, des têtes se levèrent et dévisagèrent l'arrivant dans le corridor. On épiait aussi son guide. Il était si rare que le Deschamps quittât sa caisse!

Son poste était-là!

De là, il contrôlait les entrées, les sorties, les heures de travail, les tâches accomplies. Fonction facile, à peine compliquée d'une vague surveillance. La surveillance au reste marchait toute seule aux ateliers de M. Deschamps. Sa belle prestance et sa moustache de cuirassier assuraient son prestige. A part les gros mots, il n'était pas méchant. On le savait honnête homme, bon époux et père d'une fille charmante qu'il ne trouvait point à marier. Pendant ses soirées du dimanche, il faisait en amateur un peu de peinture. Il réussissait asssez bien, disait-on les paysages; art inoffensif et calme, qui le dispensait de promener sempiternellement sur tous les mails les traits connus de sa dame et les toilettes nouvelles de sa fille! La Société des Artistes Troyens le comptait parmi ses membres, et il passait pour une des gloires de son exposition annuelle. Bref, un excellent homme, sauf le cas de mauvaise humeur.

Or, il était visible que, en ce moment, la mauvaise humeur tarabustait M. Deschamps. Il s'occupait seul à l'ordinaire de l'embauchage des hommes et voici qu'on lui en imposait un, contre son goût, un Alsacien.

L'ordre du maître était formel:

Veuillez engager le porteur à la place de l'homme qui nous a quitté hier. Occupez-vous de le mettre rapidement au courant, afin que je puisse l'employer bientôt à un autre service. C'est un compatriote, je le recommande expressément à vos bons soins.

Dietricht.

Le chef de série craignit une plainte, redouta un nouveau recours au maître; autrement, Fritz Rohly eût risquer fort d'aller méditer dans la rue sur les dangers d'une recommandation trop chaude et d'une promesse d'avancement prématurée. Mais il fallait s'incliner.

Ils entrèrent à droite.

Douze métiers — Cotton, rectilignes, hollandais, talonniers, semelliers— roulaient entre les murs huileux, sous les chassis vitrés des toits en dents de scie par où s'éclairait l'atelier.

Le matériel était vieux, et cette organisation par séries autonomes n'est ni fort répandue ni nouvelle, mais M. Dietricht prétendait avoir ses raisons pour s'y tenir.

Ce fut sur le contremaître que tomba d'abord la colère de monsieur Deschamps.

—Varlet, clama-t-il à travers le tumulte, vos hommes ne fichent rien. Ils dorment. Voici trois têtes au moins qui ne fonctionnent pas.

L'autre allait se précipiter, parmi le grouillement des machines, sur ses sous-ordres. Le chef le retint d'un geste, et Varlet resta là, très humble, la casquette à la main, les cheveux gris:

—Voilà, dit Deschamps, l'homme dont vous avez besoin. Mettez le à son travail et qu'il soit vite au courant. Le patron a l'oeil sur lui... c'est encore un Alsacien.

Et comme l'autre avait un rechignement muet:

—Gare à vous, si on l'embête! Je ne veux pas d'histoires ici!

Il avait crié fort, et, malgré le bruit plus d'un ouvrier, en penchant l'oreille, avait entendu. Aussitôt, un murmure courut le long des métiers:

—Un Alboche! Encore un Alboche!

Deux ou trois vieux considérèrent seuls avec bienveillance le nouveau venu. Cette section était celle où les Alsaciens étaient le moins nombreux Deschamps s'en gardait comme de la peste! D'autres séries, au contraire, ne comptaient guère que des gens de là-bas!

Le chef s'était retourné pour imposer silence aux mécontents:

—La paix, par ici!

Mais déjà, par un de ces enfants qui, à travers la salle, transportent d'un bord à l'autre, le coton, les bobines ou les bas confectionnés, la nouvelle avait franchi la cloison, traversé le corridor et s'était répandue de l'autre côté, parmi les dévideuses racoutreuses, apprêteuses, empaqueteuses, qui travaillaient à part. Fritz aperçut des chignons qui se relevaient d'au-dessus des mailles, des regards qui le cherchaient, et il devina le mot qui, bien loin pourtant, continuait de voler sur la moue des lèvres:

—Un Alboche! C'est encore un Alboche!

Qu'y avait-il au fond de ce mot, de cette injure? Quelle ingratitude générale et monstreuse envers les fils des provinces perdues, envers ses exilés qui, depuis les temps lointains de l'Option, cherchent à retrouver dans toutes nos villes de l'Est, le giron de la France? Pourquoi cette malveillance qui, partout, éclate contre les Alsaciens, ces malheureux et ces vaincus.

Alboche! Fritz la connaissait trop, cette appellation du dédain populaire où il entrait comme un rappel de l'Allemand et de sa "caboche" carrée. Et il pensait chaque fois, par contraste, aux phrases sonores des journaux et des discours publics, sur les patriotiques populations de la frontière, sur le deuil de la France et sur l'héroïsme de l'Alsace-Lorraine, fidèle au drapeau, envers et contre tous. Dans la pratique, voilà donc quel était l'aboutissement de ces tirades pompeuses! Troyes traitait en étrangers, ses Alsaciens, de même que, parfois, les paysans, excédés de billets de logement, traitent en ennemi, autour des camps et des villes fortes, le soldat à l'étape.

Fritz s'attendait à un mauvais accueil; pourtant, l'expérience qu'il faisait de celui-ci lui sembla dure. Pourquoi le repoussait-on?

N'était-il pas un Alsacien authentique? Avait-il la tête d'un Prussien ou d'un Bavarois? Sa famille n'était-elle pas véritablement française? Ni la figure ronde et fleurie du père, encornée par le bas de ses deux barbes à pointe, ni son visage à lui n'offraient rien des figures classiques d'outre-Rhin. Le père Rohly était haut et fort charpenté peut-être; et Fritz était de taille moyenne et de l'allure la moins teutonne du monde.

Au surplus, pour l'avouer, son portrait n'eût point, comme l'on dit, tenté le pinceau du peintre.

Ses sourcis, droits et têtus, s'avançaient bas, sur une seule ligne, au-dessus des paupières caves; ses joues barrées d'un large sillons abolissant les pommettes, s'étalait sur les mâchoires en méplat solide et lorrain. Une moustache courte barrait ses lèvres. Bref, tout un ensemlumière, deux yeux bleus singulièrement pâles et limpides, et, lorsqu'il parlait des dents d'une blancheur de crocs, régulières et pressées.

Cette tête, sans méchanceté, ni sottises, était volontaire certainement et vigoureuse, nullement antipathique.

Un trait seul y choquait. Le noir de jais des moustaches était trop ciré, les cheveux surtout étaient trop plats, trop collés au front, trop luisants, la raie trop droite. Trop de pommade sur cette honnête laideur! Quelque chose de gras, qui ne venait que d'une maladresse de toilette mais, qui, sans que Fritz s'en doutât, devait déplaire, répugner, dégager je ne sais quel soupçon d'hypocrisie aux yeux d'un peuple léger, peu scrupuleux, mais ayant du goût et amateur des toupets batailleurs. Ces cheveux en casque de l'Alsacien lui avaient joué plus d'un vilain tour.

Cependant, il s'était installé à son métier. Deschamps l'y avait laissé sans plus de cérémonie, et l'hostilité recommença de gronder autour de lui, parmi les rumeurs et le tohubohu de l'atelier.

—Hé là! le pommadé! lui criait le contre-maître. Comprenez-vous le français? Ne parlez-vous que le charabia?. Répondez-moi... Vous avec à surveiller ces deux rectos, ce n'est pas malin. Mais tâchez de marcher droit, car je n'aime pas à être obligé de m'en mêler. Ca n'est pas mon ouvrage... Avez-vous saisi?

—Oui, Monsieur, j'ai saisi! dit Fritz d'une voix parfaitement timbrée et française.

Le contremaître le regarda et quelque temps resta auprès de lui, surveillant ses façons de s'y prendre, le détaillant à la dérobée. Fritz s'en tirait bien.

Varlet pensa:

—Hum! Ce n'est pas qu'il ait trop l'air d'un butor, celui-là. Mais il ne faudrait pas que ces Alboches se mettent à nous envahir à notre tour, au 8...

Lorsqu'il se fut éloigné, Fritz se sentit plus à l'aise. Il n'avait pas coutume de travailler sous un maître, et certaines insolences atténuées aux yeux des autres par l'usage le blessaient profondément. Il put enfin regarder autour de lui. De temps en temps, une parole, un rire étouffé lui parvenaient à travers le tumulte. C'était un mot du voisin, une plaisanterie:

—Eh, va donc! Qu'est-ce que tu payes ce soir pour ton entrée?

Son "gamin" même, qui, du reste, comptait vingt-deux ans et se trouvait ainsi son aîné, l'assassinait en dessous de questions déconcertantes.

Mais il ne répondait pas, il n'écoutait plus. Il se sentait emmuré, enchaîné, pris par l'engrenage. Il savourait sa déchéance, le regret de son ancien métier, la misère de sa vie. Sans le père, qu'il devait encore assister et auquel il était résolu d'obéir, jamais il ne se fût résigné à la démarche de ce soir, à cet essai d'un état inférieur et nouveau. Il d'indépendance lui ramenaient d'aneût couru chercher fortune plutôt au bout du monde. Des velléités ciennes pensées...

(A suivre)

DUNREA

En l'église de Dunrea, toute drapée de noir pour la circonstance, avait lieu hier matin au milieu d'un concours de parents et d'amis, le service de feue Mme Beaupré, veuve de L. Beaupré.

Atteinte d'un mal qui ne pardonne pas, mais ne croyant pas sa fin aussi prochaine, elle était venue, un mois à peine avant sa mort, se reposer chez son frère chéri et dévoué, M. C. Roy, tout en se rapprochant du médecin, et surtout de l'église, dont le voisinage avait toujours été pour elle un besoin, car jusqu'en ces derniers temps une de ses occupations quotidiennes était d'entendre la messe accompagnée de la communion fréquente.

Sept enfants lui survivent: MM. Henri, de Dunrea, Arthur et Pierre, de Broadvalley; Mme J.-H. Daignault, de Stony Mountain; Mmes E. Poirier et A. Morissette, de Fannystelle et Mme A. Poirier, de Franklin.

Conduisait le deuil, M. Cyrille Roy, de Dunrea, frère de la défunte. Etaient porteurs: MM. H. Beaupré, A. Morissette, J.-H. Daignault, A. Paradis, A. Poirier et B. Légaré.

Aux parents désolés sont acquises les sympathies sincères de la paroisse de Dunrea.

• • •

Née en 1852 du mariage de Pierre Roy et de Julie Richard, elle sut, jeune encore, mettre à profit les avantages si précieux d'une éducation profondément chrétienne, et elle sut plus tard inculquer à ses enfants, par ses conseils et surtout par l'exemple, les vrais principes de l'honneur chrétien, dont nos mères canadiennes ont si bien conservé le secret.

Mère aimante autant qu'aimée, elle fut aussi bien une modèle de l'épouse fidèle dont les livres saints nous donnent le prototype, et aussi, pouvons-nous dire sans crainte que le respect et l'estime de ses concitoyens lui étaient pleinement acquis.

Quelle belle mort que celle du juste! Quelle pluie de bénédictions pour son âme, et quelle suprême consolation pour ceux qui restent quand cette âme prend son vol vers la récompense éternelle, couronnée de bonnes oeuvres et accompagnée des ferventes prières de ceux qui, en union au pied de l'autel, viennent pleurer sur la tombe qui va se fermer.

Si les yeux sont humides, les coeurs serrés d'angoisse frissonnent d'une émotion divine et consolante, quand la chorale laisse tomber dans l'air recueilli, les notes graves du "Dies irae", cette harmonie suppliante, et du "Libera", ce cri sublime de l'âme à la miséricorde divine qui s'échappe espacé, sonore, vibrant comme une cloche d'airain sonnant le glas funèbre.

Mais pourquoi pleurer, vous qui restez, si vous croyez vraiment — et notre religion nous en fait foi, — que la vie se prolonge dans l'au-delà! La mort n'est donc qu'une brusque secousse qui chasse la poussière et laisse l'âme purifiée!

Nous les reverrons donc, nos parents et nos amis qui partent un peu avant nous — et le temps passe si vite —; courage donc, et espoir, ce n'est qu'un "Au revoir" — à Dieu!! — R. I. P.

Communiqué.

LAURIER

Parce qu'on a gardé silence depuis quelques semaines, ne croyez pas qu'il ne se passe rien à Laurier. Au contraire: il y a comme toujours beaucoup d'activité ici.

Beaucoup de fermiers se sont procurés des permis de planche. On les voit revenir de la montagne, où est le moulin à scie, avec du beau bois de construction qui ne leur coûte pas plus que $15 du mille pieds. **Venez donc vous bâtir à Laurier!**

D'autres expédient des chars de bois de chauffage qu'ils prennent dans la réserve à raison de 25 sous la corde. Les résidents du district se font une provision de vingt-cinq cordes de bois pour la minime somme de 25 sous la corde seulement. **Venez à Laurier! Vous trouverez de quoi vous chauffer!**

• • •

Quelques-uns charroient encore leur blé ou leur avoine à l'élévateur. Il y en a eu du blé, à Laurier, cette année. Si on ne se trompe pas, la production moyenne de blé pour le Manitoba, cette année, a été de 18.5 minots de l'acre. Ici personne n'a eu si bas que cela. La plupart ont eu de 25 à 30 minots de l'acre, et quelques-uns du 40 et du 45. Et puis il y a eu audessu de 1,000 acres de cassés cet été. Donc encore plus de culture l'an prochain. Cela explique pourquoi les fermiers se bâtissent un élévateur. Dans deux ans la culture aura doublée, ici. **Venez donc cultiver de nos belles terres à Laurier!**

• • •

Ce n'est pas surprenant que depuis une couple d'années un bon nombre de nouvelles familles soient venues s'établir ici et que depuis quelques semaines nous avons eu la visite de trois ou quatre personnes d'autres parties du Manitoba qui veulent s'établir ici. Un autre, un gros fermier de la Saskatchewan, a décidé d'y rester. **Venez donc, vous aussi!**

• • •

Nous sommes ici un centre de langue française. Le district de l'école de Laurier compte 43 contribuables de langue française contre 11 de langue anglaise. Nous sommes en communication avec trois familles de la province de Québec qui veulent venir ici. **Invitez donc vos amis de la province de Québec à venir s'établir à Laurier. Envoyez-leur cet article.**

Il y a encore de bonnes terres vierges aux alentours de Laurier. Les prix sont de $12 à $20 de l'acre. Mais le prix des terres augmente. **Venez vite acheter une terre à Laurier avant qu'il soit trop tard.**

J'y Suis.

• • •

Mme Evariste Guay était en visite chez ses parents, M. et Mme Patrice Trottier.

• • •

Notre forgeron, M. Honora Gamache, a fait l'acquisition d'une machine à souder oxy-acétylène.

• • •

MM. Marcel Pain et Jos. Dupré, du district scolaire de Champlain, ont assisté à la convention des commissaires d'écoles à Winnipeg.

OAK LAKE

Dimanche dernier, au prône, M. le Curé a recommandé aux prières de ses paroissiens l'âme du vénérable père de notre vénéré archevêque, décédé à l'âge de 94 ans.

• • •

M. Hormisdas Masson a suivi les conférences données gratuitement sur les moteurs à essence, sous les auspices de l'International Harvester Co., à Brandon, dans le courant du mois dernier.

• • •

M. J.-E. Dubois, de Cantal, Sask., était en visite chez son frère Emery et sa soeur Mme Magloire Masson, ainsi que ses amis, la semaine dernière. M. Donais, ci-devant de Oak Lake, est un industriel prospère dans la province voisine.

• • •

Mme Ed. Vallée nous est revenue de son voyage aux Etats-Unis dernièrement.

• • •

Nous regrettons vivement le départ de notre paroisse de M. George Emond et sa famille pour la Saskatchewan. M. Emond a obtenu une position lucrative dans l'Ouest.

• • •

M. et Mme J. Sexsmith, de Alexander, Man., étaient les hôtes de M. le Curé, dimanche dernier.

• • •

Mme A. Stone, de Brandon, était en visite chez M. Carpentier, il y a quelque temps. Une lettre d'Arthur, le fils de ce dernier, au front depuis au-delà de deux ans, annonce qu'il occupe une position enviable comme automobiliste sur le champ de bataille. Félicitations à l'un des nôtres.

• • •

A l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, au mois de février, M. le Curé Derome a reçu de chacune de ses petites paroissiennes, Antoinette et Clara Vachon, du couvent de Saint-Norbert, Man., une très belle lettre ornée d'une littérature et d'un savoir dire qui parle haut en faveur de la bonne éducation de ce couvent. Leur lettre était accompagnée de souhaits magnifiques et de paroles de vive reconnaissance, ainsi qu'un fin bouquet spirituel très adroitement fait.

• • •

Nous sommes heureux de constater que M. J. Carey est complètement remis de sa maladie qui l'a retenu chez lui depuis trois longs mois.

Autour de la Ferme

SOINS A DONNER A LA VACHE LAITIERE A L'EPOQUE DE SON VELAGE

Nous pouvons éviter toutes les difficultés que l'on éprouve en général à l'époque du vêlage en donnant à la vache laitière une nourriture légère et laxative telle que fourrages verts, luzerne, son, légumes ou moulée d'avoine pendant les quelques jours qui précèdent et suivent la mise bas. Il faudrait de plus laisser le veau avec la mère pendant les deux premiers jours et ne jamais traire la vache à fond pendant les deux premiers jours qu'elle donne du lait.

Les aliments grossiers, tels que le foin et la paille, doivent être réduits de moitié au moins trois ou quatre jours avant la mise bas et remplacés par des rations de son ou de nourriture succulente, c'est-à-dire juteuse.

Si la vache ne paraît pas être en bonne santé avant le vêlage, c'est-à-dire si les intestins ne fonctionnent pas bien, il faudra lui donner une dose d'une livre de sel d'Epsom dans une chopine d'eau, et ne donner que du son pur pour les vingt-quatre heures qui suivent.

La vache qui est sur le point de mettre bas doit être tenue dans un endroit chaud afin d'éviter tout courant d'air froid qui pourrait causer du retard dans le nettoyage, causer l'inflammation du pis et la fièvre de lait.

L'inflammation du pis est caractérisée par le gonflement du pis. Cette inflammation affecte une partie du pis, souvent tout le pis, et parfois s'étend le long du ventre.

Traitements à suivre: Tenir la vache dans un endroit chaud et la recouvrir d'une couverte; lui donner une dose d'une livre de sel Epsom à laquelle on ajoutera une cuillerée à table de gingembre dans une chopine d'eau. Il faudra encore lui donner deux fois par jour des massages à l'eau chaude, aussi chaude que l'animal la pourra endurer. Il faudra, en faisant ces massages, bien frictionner les parties du pis inflammées pendant une demi-heure, puis les frotter avec de l'huile douce, de l'huile camphrée ou du saindoux non salé, alors bander le pis avec un vieux sac que l'on attachera à la croupe de la vache après qu'aura été percé le sac afin de pouvoir traire la vache souvent mais peu à la fois. L'espace entre le sac et le pis devra être bien empaqueté avec de la ouate, de manière à conserver la chaleur développée par les frictions et aider à rétablir l'état normal de la circulation du lait.

Aussi longtemps que l'animal ne sera pas revenu à son état normal, il faudra lui donner des nourritures légères et laxatives.

La fièvre de lait. Cette maladie est souvent fatale. Cette maladie ne se rencontre que chez les bonnes laitières et seulement à leur deuxième ou troisième veau.

Règle générale, cette maladie apparaît subitement dans les 48 heures qui suivent la mise bas, quoique en certains cas elle ne se développe que cinq ou six jours après le vêlage.

La vache atteinte de cette maladie paraît souffrir beaucoup et refuse toute nourriture. On trouve l'animal par terre, la tête repliée sur le flanc, presque inconsciente. Si la vache peut avaler, il faudra lui donner une dose d'une livre de sel Epsom. Le seul remède connu jusqu'ici consiste à pomper de l'air dans le pis, soit à l'aide d'une pompe spéciale ou d'une pompe à bicycle à laquelle on ajoute une trayeuse ordinaire. Il faudra d'abord bien traire la vache, étendre une toile sous le pis et bien désinfecter le pis avec une solution à cinq pour cent d'acide carbolique ou de créoline. Il faudra aussi avoir eu soin de désinfecter et de stéréliser la trayeuse en la faisant bouillir dans de l'eau 15 à 20 minutes. Graissez ensuite la trayeuse avec de la vaseline, raccordez-la à la pompe et pompez de l'air. Cela fini attachez le trayon avec une corde de laine ou une autre corde élastique afin que l'air ne puisse pas sortir.

La vache ne devra être traite que vingt-quatre heures après le traitement.

Si la guérison est lente il faudra répéter le traitement après 48 heures.

Jusqu'à ce que l'animal soit revenu à son état normal, il ne faudra lui donner que des nourritures légères et laxatives.

I. VILLENEUVE,

Professeur au Collège Agricole et organisateur agricole des centres français.

LES SEMENCES

En donnant la manière de préparer les semences, il y a deux semaines, j'ai mis la charrue devant les boeufs. Il est donc important de mettre les choses au point. Le fait de faire l'épreuve du grain avant de le mettre en terre doit être précédé d'une opération qui est de stricte nécessité. C'est le **criblage du grain**.

—Ce n'était pas la peine de recommencer votre affaire; tout le monde connaît cela, me direz-vous.

Il n'est personne, en effet, qui oserait semer le blé ou tout autre grain sans le cribler. Oui, mais le criblez-vous suffisamment? Ce qui cause, ordinairement, les différentes qualités — "grade" — de blé, c'est la plus ou moins grande quantité de petits grains mêlés au grain de grosseur voulue. Ce petit grain joint aux graines de mauvaises herbes fait que votre blé est bien mal jugé, et vous en subissez une perte très considérable. Si, au moins, vous pouviez le cribler avant de le livrer au commerce. Mais les commerçants se gardent bien de vous en donner l'occasion: ils ont tous fait disparaître les cribles de leurs élévateurs. Ils avaient même fait passer une loi défendait aux cultivateurs de rapporter leurs "agrains", sous prétexte que cela devait occasionner l'engeance des mauvaises herbes.

Les cribles sortis des élévateurs, qu'est-il arrivé? Il est arrivé ce qui existe **partout où il n'y a pas d'élévateur de fermiers en coopération qui, eux, criblent leur grain et gardent pour eux leurs "agrains"**.

Et les autres, que font-ils? Leur grain est placé tel quel dans les chars, et ces petits grains de blé, avec les mauvaises graines, après vous avoir fait perdre deux ou trois "grades", sont pesés avec le bon grain et emportés jusqu'à Port Arthur. Chose étonnante, ces petits grains qui vous ont causé tant de dommage, c'est vous qui payez pour le transporter si loin. Là votre blé passe dans le crible: votre gros blé devient 1er "grade" et votre petit blé est converti en moulée, que vous payez des prix très élevés, — et bien entendu vous payez encore le transport de Port Arthur à chez vous. Calculez, si vous pouvez, ce que vous coûte cette moulée.

Il est donc de la plus grande nécessité de ne produire qu'un blé de même grosseur, et le moyen d'y arriver est de mettre en terre un blé de même grosseur et de même force de germination. Le dernier vous l'obtenez par l'épreuve déjà mentionnée l'autre semaine, et vous obtenez un blé de même grosseur en le criblant plusieurs fois.

La ferme expérimentale de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, P. Q., a fait, au printemps dernier, une expérience très probante. On a semé une avoine considérée bonne pour la semence, mais une première partie a été criblée une fois, une deuxième partie deux fois, une troisième partie criblée trois fois, et enfin la dernière partie fut criblée quatre fois. On sema séparément ces quatre parties en terrain égal, et le résultat a été extraordinaire.

Tous nos cultivateurs comprennent que cette expérience devait donner les résultats qu'on en attendait. Mais on dira: Si on crible quatre fois notre blé, il ne nous restera presque plus de blé de semence.

A quoi vous servirait de mettre en terre ces petits grains pour faire pourrir, ou encore pour produire un grain fin qui ne servira qu'à gâter votre récolte?

Criblez donc votre semence, une, deux, trois et quatre fois, et ensuite faites-en l'épreuve.

N.-C. JUTRAS, ptre.

AUX CULTIVATEURS

Nous avons éprouvé cette semaine un vif plaisir en recevant une communication, sur les élévateurs coopératifs, nous venant d'un cultivateur. Si nous pouvons obtenir que les plus entreprenants et les plus éclairés de nos cultivateurs discutent les problèmes agricoles dans la page agricole de la **Liberté**, nous aurons rendu un grand service à notre classe agricole, et c'est ce que nous désirons de tout coeur.

Nous sommes convaincus que le mouvement coopératif est appelé à faire beaucoup de bien à notre classe agricole, qui est exploitée, plus qu'il ne faut, par les intermédiaires, mais nous croyons être assez intelligents pour nous rendre compte que la parole des cultivateurs mêmes aura plus de chance d'être entendue que la nôtre sur les problèmes agricoles.

Nous avons renvoyé notre correspondant aux promoteurs de l'élévateur de Carey pour plus amples renseignements. Nous voulons donner ici la raison de notre conduite, qui n'est pas dictée par la crainte de l'effort qu'il nous faudrait faire pour répondre.

Les élévateurs coopératifs sont choses payantes, il n'y a pas de doute. Mais une chose bonne en soi peut être gaspillée par le manque d'expérience de ceux qui veulent la réduire en pratique. Nous avons au milieu de nous un exemple vécu, qui a dû passer par les difficultés du début, qui a dû même, croyons-nous, acheter à beaux deniers sonnants l'expérience en pareille affaire. Pourquoi ne pas aller prendre sur place les informations qui seront sûrement données gratuitement, et qui mettront ceux qui voudraient imiter l'exemple donné à Carey, à l'abri de certaines difficultés du début, difficultés qui se paient presque toujours assez cher.

Nos sociétés d'agriculture sont les intermédiaires naturels qui devraient se charger de faire cette petite enquête au profit de leurs groupes respectifs. Ce qui a donné de beaux profits aux cultivateurs de Saint-Pierre peut également donner d'excellents profits à ceux de Saint-Jean-Baptiste, de Letellier, de Sainte-Agathe, de Fannystelle, de Notre-Dame de Lourdes, de Somerset, de Sainte-Anne des Chênes et de toutes nos paroisses un peu solides.

Mais il s'agit de voir bien clair avant de se mettre à l'oeuvre, et le plus court comme le plus pratique moyen de voir clair et d'aller étudier sur place une expérience vécue et démontrée payante.

Nous espérons que notre "Cultivateur" nous enverra d'autres correspondances; nous ne demandons pas mieux que de laisser rédiger notre page agricole par les cultivateurs. Nous aurons alors de l'étoffe du pays. Que nos cultivateurs ne s'exagèrent pas la difficulté de mettre des phrases à la suite les unes des autres. Ce n'est pas de la littérature que nous comptons faire dans notre page agricole, mais des choses pratiques à dire.

Qu'on les dise tout simplement: et bon nombre seront les premiers surpris de leur aptitude à faire un article vraiment utile.

AUX CHANTIERS

Arthur, un solide gaillard de six pieds, père de quatre enfants, tour à tour cultivateur et bûcheron, est sorti de la forêt pour passer le premier de l'an avec sa famille.

Son accoutrement spécial, ses cheveux embroussaillés, sa figure masquée par une barbe récente, son rude verbe le rendent presque méconnaissable aux siens.

Un bonheur de retour brille sous sa paupière et éclate sur ses lèvres.

—As-tu soupé, mon cher Arthur? fit l'épouse attendrie, dont l'activité culinaire s'était surpassée en ces jours de fête.

La soupe de famille, les rôtis de porc, les **tourtières** et les **beignes** attendaient un triomphe facile sur les champs à peine évacués par les fèves au lard et la mélasse des chantiers.

—Tu n'as souffert de rien, ma miche? fit le mari en s'efforçant de mettre de l'onction dans sa voix.

—Non... mais si tu avais été ici... fit-elle avec hésitation.

—Qu'y a-t-il eu?

—Peu de chose, répliqua timidement la mère.

—Mais quoi? Dis vite!

—Caillette...

—Notre meilleure vache!...

—Elle est...

—Elle est malade, elle est morte, devina Arthur dans la figure consternée de sa femme.

—Oui, morte étouffée, et personne ici pour la sauver!

Tous les jurons de chantier montèrent à l'assaut des lèvres d'Arthur. Il passe ses mains sur son front comme pour en chasser les pensées de révolte qui le tourmentaient, et pour effacer les plis de désespoir qui le ridaient...

Pour faire trêve à son imagination, il tira machinalement de son gousset une soixantaine de dollars, qu'il mit sous les yeux de sa femme.

—C'est à peu près ce qu'il faut pour réparer notre perte, dit tristement l'épouse.

—Et dire que je serais plus riche en étant resté ici! J'aurais soigné mes vaches. Je leur aurais fait produire du beurre l'hiver, tout en les conservant en bon état...

—Et tu n'aurais pas eu tant de misère et d'ennuit, loin de nous.

—Je te crois, ma vieille!

—Extrait des "Premières Semailles", par Georges Bouchard, professeur à l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, P. Q.

LA MAUVAISE HABITUDE DE SE FAIRE DE LA BILE

Le chagrin détruit la santé. Il empêche le fonctionnement musculaire de l'estomac et des intestins et paralyse la digestion. Parfois des moyens bien simples suffisent à se libérer du chagrin. L'Elixir Américain de Vin Amer de Triner, qui stimule les intestins et aide la digestion, sera un moyen sur lequel on pourra compter pour se délivrer de cette affection. Si vous libérez votre organisme, des substances nocives accumulées dans vos intestins alourdis, la fatigue et l'irritabilité disparaîtront. L'Elixir Américain de Triner est en même temps très agréable au goût. Prix, $1.50. Chez les pharmaciens. Le liniment de Triner pour le rhumatisme, le lumbago, la neuralgie, etc., et le Sédatif contre la toux de Triner sont également recommandables. C'est maintenant le temps de les avoir toujours à votre portée afin de prévenir une grave maladie. Chez tous les pharmaciens. Liniment de Triner, 70 sous. Sédatif contre la toux de Triner, 70 sous. Joseph Triner, chimiste-fabricant, 1333—1343 S. Ashland Ave, Chicago, Ill.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, 5 mars

BLE

No 1 Nord déchargé	$2.21
No 2 Nord déchargé	2.18
No 3 Nord déchargé	2.15
No 4 Nord déchargé	2.08
No 5 Nord déchargé	1.96
No 6 Nord déchargé	1.87
Fourrage, déchargé	1.70
No 1 Nord "Tough"	2.15
No 2 Nord "Tough"	2.12
No 3 Nord "Tough"	2.07
No 4 Nord "Tough"	2.02
No 5 Nord "Tough"	1.90
No 6 Nord "Tough"	1.82
Fourrage, "Tough"	1.65
No 1 Nord rejeté	2.11
No 2 Nord rejeté	2.08
No 3 Nord rejeté	2.03
No 4 Nord rejeté	1.94
No 1 Nord "Smutty"	2.12
No 2 Nord "Smutty"	2.09
No 3 Nord "Smutty"	2.05

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ .97⅛
3 C. W., déchargé	.94⅛
Extra 1 four., déchargé	.93⅛
No 1 fourrage, déchargé	.90⅛
No 2 fourrage, déchargé	.86⅛

ORGE

No 3 C. W.	$1.76¼
No 4 C. W.	1.71¼
Rejeté	1.44
Fourrage	1.42

LIN

1 N. W. C., déchargé	$3.72½
1 C. W., déchargé	3.68
3 C. W., déchargé	3.50
Rejeté	3.50

SEIGLE

2 C. W.	$2.47

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$10.60 à $11.00
Choix	$9.50 à $10.00
Bon	$8.50 à $9.25
Choix, "feeders"	$8.00 à $8.75
Bon	$7.00 à $7.50
Choix "stockers"	$7.75 à $8.25
Ordinaires 'stockers'	$6.00 à $7.00
"Bulls".—	
Excellents	$7.25 à $8.00
Bons	$6.50 à $7.00
Légers	$5.50 à $6.25
"Oxen".—	
Excellents	$7.50 à $8.25
Bons	$6.25 à $7.25
Ordinaires	$5.00 à $5.75
Vaches.—	
Excellents	$8.75 à $9.50
Choix	$7.40 à $8.25
Bons	$6.35 à $7.15
"Cutters"	$5.50 à $6.00
"Canners"	$4.25 à $5.25
Taures.—	
Excellents	$9.25 à $9.65
Choix	$8.50 à $9.00
Bons	$7.50 à $8.00
Ordinaires 'stockers'	$6.50 à $7.25
Cochons.—	
Choix	$19.10
Légers (110-140)	$14.50
Légers (110 et moins)	$13.00
Lourds. Choix	$14.00
Truies	$13.00
"Stags"	$8.00
Moutons.—	
Agneaux	$15.00 à $17.00
Moutons	$12.00 à $14.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—	
Frais pondus	$ .65
Oeufs frais	.48
Beurre.—	
Crèmerie	.45
De ferme	.34
Viandes—	
Boeuf	.19
Veau	.16
Mouton	.26½
Porc	.27
Bacon. Flanc	.41
Gruau—	
Sac de 80 livres	$5.45

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 liv.	$5.25
Five Roses. 2 de 49 liv.	$5.30
Five Roses. 4 de 24 liv.	$5.45
Purity. Sac de 98 liv.	$5.25
Purity. 2 de 49 livres	$5.30
Purity. 4 de 24 livres	$5.45
Royal Household. 98 livres	$5.25
Royal Household. 2 de 49 liv.	$5.30
Royal Household. 4 de 24 liv.	$5.45

Alimentation—

(Prix des meuneries.)

Avoine. La tonne	$58.00
Seigle. Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra	$9.25

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Légumes—

Patates du Manitoba	.95 à $1.10

Poisson—

Truite du lac Supérieur	10¾
Saumon gelé	23
Brochet	11
Poisson blanc du lac Winnipeg	11

Foin—

"Timothy" No 1	$24
"Timothy" No 2	$22
"Red Top" No 1	$20
"Red Top" No 2	$18

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

On demande. — Une bonne servante, $20 par mois. S'adresser à **Mme J. O'Connell, 637 rue Bannatyne, Winnipeg, Man.**

A vendre. — Terre de 160 acres à La Broquerie: 5 milles de Steinback, 3½ milles du village, 3¼ milles de la gare, 5 milles de Giroux. Séparée en deux. Toute clôturée. 75 acres en culture. Bois debout. Bâtisses: maison, étable, grainerie, poulailler. Prix: $12 l'acre à de bonnes conditions. S'adresser à **Hormisdas Therrien, Saint-Charles, Man.**

Demande à connaitre pour correspondre, fille ou veuve de 28 à 40 ans. S'adresser, **Boite 75, Denzil, Sask.**

Homme et femme demandés. —Homme pour aider aux travaux de ferme: femme pour avoir soin de la maison et petite fille de 6 ans. Bons gages. S'adresser à **Jos. Cadieux, Letellier, Man.**

On demande. — Une institutrice pour Sainte-Marthe, près Rocanville, Sask. 20 à 25 élèves. Tous franco-canadiens. Institutrice bilingue. 2me ou 3me grade. Ouverture de la classe le 1er avril. S'adreser à **M. F. Hudon, Secrétaire, Sainte-Marthe, Rocanville, Sask.**

A échanger. — Une propriété à Transcona. Deux maisons à louer sur une des rues principales. Pour une terre dans une campagne française. — **E. G.** S'adréser à la **"Liberté"**.

A vendre. — Voiture de 4 places et "cutter". En bon état. S'adresser à **18 rue Aulneau, St-Boniface, Man.**

A vendre. — Un magnifique étalon Percheron, enregistré. Sept ans. Poids: 1,550 livres. Pour renseignements s'adresser à **P. Cormier, LaSalle, Man. Téléphone Sanford 4, Ring 5.**

AU CLUB "LE CANADA"

A la partie de whist de vendredi dernier, les prix ont été gagnés comme suit:

Dames: 1er prix, une boite d'élégant papier à lettres, offerte par M. Philippe Guay, courtier en immeuble, gagné par Mlle Flora Surprenant. Consolation: Mlle Marie Lafrenière.

Messieurs: 1er prix, une boite de cigares, offerte par le Dr Benoit, président du Club, gagné par M. A. Richard. Consolation: M. C. Cherrier.

Le prix de la Tombola, une originale corbeille à fleurs, don du Club, fut adjugé à Mlle Alvinia Dion.

On a beaucoup ri, à l'issue de la partie de cartes, des réponses obtenues de l'oracle improvisé, par les personnes qui lui avaient posé des questions sur leur avenir. Le jeu de société de vendredi soir, assure-t-on, sera aussi des plus amusants.

Canfranc.

MORT DE M. ALBERT CONTANT

M. Albert Contant, 95 avenue Monck, Norwood, Saint-Boniface, est décédé, lundi, à l'hôpital de Saint-Boniface, après quelques semaines de maladie. Il n'était âgé que de 31 ans et vint de France au Canada en 1906. Lui survivent: sa mère et deux frères, Eugène et Alfred, ce dernier dans l'aviation.

M. Albert Contant était président de la compagnie Contant, Ltd. Il fut le premier à construire un aéroplane au Canada.

Ses funérailles auront lieu demain matin à la cathédrale de Saint-Boniface.

SACRE-COEUR

Les Quarante-Heures viennent de se terminer. Une foule nombreuse y a assisté. Pour la première fois, on a fait l'Adoration Nocturne. Nous ne croyons pas que cela ait eu lieu auparavant dans le diocèse de Winnipeg.

• • •

Depuis quelques dimanches l'assistance se fait plus nombreuse aux messes du dimanche. Il est évident que l'élément français de Winnipeg tient à venir au Sacré-Coeur et à encourager toutes les oeuvres paroissiales.

• • •

Hier matin avaient lieu les funérailles de M. Gilbert Paré, décédé à l'âge de 57 ans.

• • •

Le R. P. Poulet, O.M.I., curé de Saint-Philippe, Sask., était de passage au presbytère.

• • •

Les Dames de Sainte-Anne donneront une soirée musicale et récréative, jeudi le 14 courant, dans la salle paroissiale. Le prix d'entrée sera de vingt-cinq sous.

Dimanche, le 10, à deux heures et demie, il y aura répétition pour les enfants de l'école. Admission: 10 sous.

• • •

La partie de cartes d'hier soir, sous les auspices de la Commission Scolaire, a été un beau succès et par l'assistance et par la causerie du Père Turquetil, O.M.I. Le courageux missionnaire oblat chez les Esquimaux causa des moeurs et coutumes de ces sauvages, fit voir à l'auditoire de très intéressants costumes des Esquimaux et nous fit entendre plusieurs de leurs chants.

Les prix furent gagnés: 1er prix des dames, donné par Mme Latourelle, boite de chocolats, gagné par Mlle L. Benoit; prix de consolation, mocassins d'Esquimaux, don du R. P. Turquetil, gagné par Mlle D. Létourneau. 1er prix des hommes, don de M. Philibert L'Heureux, boite de cigares, gagné par M. Aimé Morin; prix de consolation, portrait d'Esquimaude, don du R. P. Turquetil, gagné par M. Alfred Brunelle.

La prochaine partie sera, sous les auspices de la Chorale. Rendez-vous y en foule.

• • •

La réunion de jeudi dernier à la salle Saint-Jean-Baptiste a été des plus intéressantes. Le R. P. Turquetil, O.M.I., donna une causerie sur ses missions dans l'Extrême Nord.

• • •

L'UNION CANADIENNE

Est-ce que l'Union Canadienne a fait beaucoup de bien à Saint-Boniface? Demandez-le plutôt à son aumônier, M. l'abbé Gagnon, que l'on voit arriver au club périodiquement.

Tous les gens un peu au courant peuvent affirmer avec nous que ce club dévoué aux intérêts sociaux et religieux des Canadiens français a fait un bien incalculable à Saint-Boniface et est appelé à en faire encore un plus grand. Jeunes et vieux se rencontrent là et échangent leurs idées; riches et pauvres se coudoient librement dans nos salles; athlètes et amateurs discutent du sport de la saison, et tous sont heureux de trouver une atmosphère essentiellement française et religieuse dans cet ensemble divers et varié. On s'y amuse ferme, on lie connaissance avec quantité de gens et on se renseigne sur les questions importantes du jour.

La politique ne peut exclure un homme du club, car une seule politique règne à l'Union Canadienne: celle de l'ensemble, de l'union, celle qui fera plus tard notre force!

La guerre actuelle qui fage depuis si longtemps a fait des brèches considérables dans les rangs de l'Union. Nombre de nos jeunes gens partent ou doivent partir prochainement pour vaincre le Boche jusqu'ici irréductible. Ces vides, il faut les combler, et au plus vite. L'exécutif de l'Union, toujours actif, jamais en peine, a même décidé de rendre nos rangs plus forts et plus nombreux qu'auparavant.

Pour cela une campagne vigoureuse sera faite pour enrôler sous notre bannière deux cents nouveaux membres et plus, si possible. L'organisation est maintenant complète, et le travail ne saurait tarder. Nous avons dit que nous voulions devenir plus nombreux qu'auparavant: pour cela il nous faut tous les jeunes gens de langue française de Saint-Boniface et de Winnipeg.

Nous voulons devenir plus forts également, et pour cela il nous faut les gens haut placés de Saint-Boniface et de Winnipeg: il nous faut les gens influents, actifs et généreux au besoin.

L'argent est le nerf de la guerre, et nous sommes en guerre depuis longtemps. Ne l'a-t-on pas chanté à une représentation, dernièrement: "Les Canadiens se battent tout le temps!", et c'est bien vrai, n'est-ce pas? Aussi nous profitons de cette campagne pour soulager nos anciens membres de quelques vingt-cinq sous perdus dans les replis des pantalons, pièces encombrantes, donc inutiles! Ce sera leur rendre service; car on dit que l'argent dur troue les poches!

L'Union Canadienne est prête à recevoir nouveaux et anciens membres dans ses salles spacieuses, et l'accueil sera chaleureux. A bientôt donc! Jeunes et vieux, sages et légers, riches et pauvres, nationalistes et impérialistes devront donner de bien belles et bonnes raisons, ces jours-ci pour différer plus longtemps leur entrée à l'Union Canadienne.

La campagne sera menée à fond de train et sera couronnée de succès, nous en sommes certains. Nous voulons deux cents membres, et ce que veulent les vieux descendants des Francs, Dieu le veut!

Ha-Bé.

GRAND BANQUET ANNUEL

Hier a eu lieu à l'Hospice Youville un magnifique banquet, gracieusement offert par les Dames Patronesses de Saint-Boniface, sous l'organisation très active de leur dévouée présidente, Mme C.-A. Lemieux.

La Plunkett's Associated Manufacturer's Luncheon a fourni gragratuitement une large part à ce délicieux goûter. Ce repas familial est devenu traditionnel, et Sa Grandeur Mgr l'Archevêque daigne se faire aussi une tradition de le présider. Mgr Dugas, M. le Curé Jubinville, les dévoués chapelains de l'institution, MM. le Directeur du Petit Séminaire, le Recteur du Collège, le Supérieur du Juniorat, et plusieurs autres membres du clergé, honoraient aussi de leur présence ce banquet annuel.

Cette année encore, où la charité a tant à se répandre, ces chers infortunés ont été conviés à une table exquise et abondante, élégamment décorée pour la circonstance. Donner est un besoin pour les bonnes Dames Patronnesses, et leur bonheur est doublé de la joie que procure leur bienfaisance. Le contentement témoigné par le malheureux qui se voit l'objet d'une si délicate prodigalité, est sans doute un éloquent merci, très sensible au coeur tendre et bon des excellentes dames de charité; mais il ne saurait suffire aux religieuses qui se nourrissent des mêmes consolations que leurs protégés; elles disent merci en leur nom et prient Dieu de récompenser au centuple la générosité des bienfaitrices qui se plaisent à soulager le pauvre et l'orphelin, ainsi qu'à tous les généreux donateurs qui ont bien voulu contribuer à cette oeuvre de bienfaisance.

LA L. D. C. F.

Les Demoiselles Catholiques de Langue Française, encouragées par le succès de leur première partie de cartes, en donneront une deuxième, dimanche prochain, le 10 courant, à 8 heures du soir, dans la Salle des Forestiers, rue Dumoulin.

L'USAGE DE LA FARINE NOUVELLE

Ottawa, 28. — Le bureau des vivres a prolongé jusqu'au 15 mars le délai pour l'emploi de la farine nouvelle pour les boulangers.

ENCOURAGEONS NOS COLLEGIENS

Nos vaillants petits athlètes du Collège de Saint-Boniface joueront, samedi, à deux heures et demie, à l'Arena, contre l'équipe des Medicals. Cette partie décidera du championnat que le Collège de Saint-Boniface a déjà remporté, de l'aveu du "Telegram", mais que l'esprit sportif de nos amis les Anglais leur impose de remporter une seconde fois.

L'équipe du collège alignera les joueurs suivants: Prince, Senez, Deschênes, Collins, McCaughan, Goulet, Bénard.

Allons en foule encourager nos jeunes athlètes. Les Medicals ne sont pas des agneaux.

SECRET POUR FAIRE FORTUNE

Jean-Baptiste était venir mettre les bans à l'église. Il m'exposa ses plans d'avenir. Il voulait arriver, faire son chemin.

—Je vous approuve, mon ami, lui dis-je. Trop de nos Canadiens végètent faute d'ambition, ou s'arrêtent à mi-chemin, faute d'énergie. Allez de l'avant! Je vous indiquerai même le secret du succès: évitez les péchés capitaux, et je suis prêt à parier que votre fortune est assurée.

Jean-Baptiste me regarda d'un oeil qui semblait dire: êtes-vous sérieux? Il n'était pas loin de croire, le vallant jeune homme, que vouloir être franc chrétien, c'est se vouer à la médiocrité.

D'où vient ce préjugé? je l'ignore, mais il existe et renferme une grosse erreur qu'il importe de démolir.

Savez-vous pourquoi les édifices s'écroulent? Parce qu'il s'y rencontre un vice de construction. Les fortunes aussi s'arrêtent ou s'écroulent par suite de quelque vice secret.

Cela n'est pas toujours visible, car les gens ne font pas leur confession publique; mais cela est vrai. A les entendre, cet orgueilleux, ce paresseux, ce débauché, sont les victimes du sort, de l'injustice ou de la mauvaise chance. Règle générale, je n'en crois rien.

La vie chrétienne n'est un obstacle à la fortune que pour les gens peu délicats, les voleurs, les usuriers; elle n'est pas un empêchement pour ceux qui veulent s'enrichir par les voies légales et honnêtes.

Bien plus, elle est un secours. L'homme sobre et pur, l'homme aux principes solides est remarqué, il perce, attire à lui l'estime, la confiance, le crédit, la clientèle, tous les éléments de la fortune. S'il est vraiment chrétien, il agit avec calme, ne brusque pas ses employés, ne se dépite pas devant un contre-temps, et suit ses affaires; il en a le loisir, n'étant pas victime comme tant d'autres des plaisirs du dehors, plaisirs qui compromettent la santé et la bourse.

—Mais, répliquez-vous, il y a des hommes pieux, nuls dans les affaires.

—Dites-moi, cela tient-il à leurs croyances ou à quelque défaut, manque d'initiative, timidité, inconstance, laisser-aller? Ces hommes savent-ils se renoncer jusqu'à continuer leur instruction et se perfectionner dans leur emploi? Sont-ils laborieux, tenaces, dans leurs entreprises? Sont-ils vigilants, économes? Allez au fond des choses et vous découvrirez que la cause de l'insuccès n'est pas l'esprit chrétien, mais un vice qu'on a choyé.

Je vais plus loin. Quand la fortune sourit, que les affaires s'accumulent c'est par l'esprit chrétien qu'on se protège de la ruine. En général, les fortunes en voie de s'élever avortent parce que ceux qui les avaient entreprises sortent trop tôt de leur condition.

Madame s'aperçoit que son chapeau n'a pas l'élégance et la fraîcheur que réclame sa situation. **Quand on a de quoi!** il est bien légitime de se coiffer aussi bien que madame Y, la femme du petit commis du coin.

Une dame à joli chapeau ne peut pas décemment envoyer son fils à l'école paroissiale et sa demoiselle dans une classe pleine de petites filles du peuple. On cherche donc un pensionnat. Ca coûte un peu cher, mais c'est plus distingué.

Puisque les affaires vont bien, on ne peut pas loger dans une maison qui n'a l'air de rien. Il faut louer sur le parc, il faut bâtir. Or, je ne connais pas de boîte à surprise comme les devis des architectes et des entrepreneurs: ce qui devait coûter deux mille piastres atteint vite les cinq mille. On emprunte.

Quand les affaires marchent, il faut bien sortir. — A pied? — allons donc, est-ce qu'on marche encore à pied? Une automobile s'impose. On ira à la campagne, on louera un chalet le long de la rivière. Les gens comme il faut le font tous.

Vous voyez d'ici la suite. Ou bien monsieur se contentera de pester contre sa femme, une gaspilleuse qui va le ruiner avec ses folies, ou bien il emboîtera le pas à sa suite. Comme les messieurs, il ira au club, comme eux il jouera; les affaires moins suivies péréclitéront, et un beau jour ce sera la ruine. Si le père reste sage, s'il arrive à force d'énergie à boucler les deux bouts, s'il arrondit même sa fortune, qu'il en prenne son parti: ses enfants élevés à leurs caprices, avec des habitudes de gaspillage, auront vite fait de manger les sous si péniblement amassés par le père.

Les fortunes sont rares chez nous, elles croulent vite. Ne serait-ce pas là tout le mystère? Un peu plus de sens chrétien, si opposé à la vanité, au luxe, à la sensualité, à la satisfaction exagérée des goûts et des caprices, ferait éviter ces écueils. On resterait simple, modeste, content de peu. On jetterait moins de poudre aux yeux des badauds, mais on vivrait plus heureux dans l'intimité du foyer, avec des goûts modestes facilement satisfaits.

J'en appelle à tout homme de bons sens, n'est-ce pas vrai?

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

[...] auront des candidats dans toutes les divisions en Angleterre, aux prochaines élections.

Londres, 28. — A une conférence du parti ouvrier, à Westminster, il a été décidé que les travaillistes auraient des candidats dans chaque division électorale de la Grande-Bretagne aux prochaines élections. Il a été décidé de fusionner toutes els organisations ouvrières, socialistes, etc., en un seul corps politique. La nouvelle institution lance un appel à tous les travailleurs, qu'ils soient ouvriers ou non, à se joindre à elle, afin d'obtenir la suprématie dans le prochain parlement.

POUR TROUVER LES 100,000 HOMMES

Ottawa, 28. — On affirme que l'opinion du Conseil du service militaire est en faveur de l'appel de toutes les classes comprises dans la loi du service obligatoire afin de trouver le plus tôt possible les 100,000 hommes promis. Il n'est cependant pas probable que le gouvernement adopte cette politique immédiatement à cause du désarroi qu'elle jetterait dans le service de productions.

BRUXELLES

Viennent de nous quitter: M. J. MacDonald, de Union Point, ainsi que Mlle Marie-Louise Lanouette, en promenade chez leurs parents et amis. Nous regrettons beaucoup leur départ, mais nous nous consolons en espérant qu'ils nous reviendront bientôt.

SAINT-CLAUDE

Depuis le 1er mars MM. Martin, frères, ont pris possession de l'hôtel Commercial, dont ils se sont rendus acquéreurs tout récemment.

A MM. Martin, qui ici sont connus avantageusement, nous souhaitons prospérité et pouvons les assurer de la clientèle canadienne et française qui déjà a été accueillie d'une façon toute particulière.

* * *

On annonce l'ouverture toute prochaine d'un magasin d'épicerie en gros au domicile de M. Paul Lacroix, déjà boucher!

* * *

Les commissaires d'école des trois districts sont revenus samedi matin de Winnipeg, où ils s'étaient rendus pour assister à la convention annuelle.

* * *

La séance dramatico-comique dont il a été fait mention plusieurs fois déjà, sera jouée le dimanche 10. Grâce au concours généreux de nos dévouées institutrices, ce sera là une pièce des plus complètes, en tous genres, où tous sans distinction pourront se réjouir. Qu'il ne suffise donc pas de se le dire et de se le répéter, mais que tous se rendent en foule, dimanche soir à 8 heures, à la salle paroissiale. Le tout au profit de l'église.

* * *

M. Bellavance, qui avait dû nous quitter il y a quelque temps, pour cause de maladie, est actuellement de retour ici en convalescence.

* * *

Louis Heigette est de retour des "chantiers".

* * *

M. Cretin, après avoir passé quelque temps ici, est reparti pour Ouelletteville.

Notre soldat conscrit, Rouyette, repartait pour Winnipeg après avoir passé toute la semaine ici en permission. Bien que l'uniforme lui aille très bien, ce n'est cependant qu'avec un sourire bien ironique qu'il parle du métier!!

* * *

"Slow but sure". La conscription continue son oeuvre. On annonce sous peu le départ de M. Joseph Arbez, ce qui constituerait la troisième victime!!

* * *

A ce brave "Pan", correspondant de Notre-Dame de Lourdes, qui sait si bien nous rappeler ce qu'ont fait ceux des nôtres qui ont été défendre la Patrie pour un certain temps, toutes mes félicitations.

Qu'il n'aille cependant pas croire que malgré notre silence, il est le seul à reconnaître la tâche grandiose que ces braves que l'on oublie trop, malheureusement, ont accompli. Comme lui, devant eux, je m'incline, et qu'il sache bien que jusqu'alors il m'a beaucoup coûté de garder le silence sur ce sujet; mais que ni le sommeil, — car je dors beaucoup moins que la moitié du temps, — ni une sorte de myopie en sont la cause, qui est plutôt due à ce que ici, du moins, parlant de patriotisme, les rôles paraissent intervertis!

En dire davantage serait peut-être...

Sans-gene.